

LANGUES ET CIVILISATIONS A TRADITION ORALE N° 50  
ÉTUDES PYGMÉES IV

# ENCYCLOPÉDIE DES PYGMÉES AKA

I  
(fascicule 3)



EDITIONS PEETERS  
SELAF 330.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES LINGUISTIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES DE FRANCE

LANGUES ET CIVILISATIONS À TRADITION ORALE — 50

ÉTUDES PYGMÉES IV

Jacqueline M.C. THOMAS et Serge BAHUCHET

éditeurs de  
Jacqueline M.C. THOMAS et Henri GUILLAUME

# ENCYCLOPÉDIE DES PYGMÉES AKA

**Techniques, langage et société  
des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine  
(Sud-Centrafrrique et Nord-Congo)**

**I**

**LES PYGMÉES AKA**

(fascicule 3)

**La Société**

SELAF  
330

Publié avec le concours du  
CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

1991

### III. RELATIONS EXTÉRIEURES

par Henri GUILLAUME

Si les Pygmées ont maintenu jusqu'à ces dernières décennies un mode de subsistance comparable à celui qu'a connu, depuis l'aube de la culture, 90% de l'humanité, ils n'en sont pas pour autant des reliques, des fossiles des temps pré-néolithiques.

La connaissance de leur existence même est mentionnée dès 2 400 av. J.C. sur un document trouvé dans la tombe du pharaon Neferkara. Ce dernier fait des recommandations à Herkhouf, chef d'une expédition égyptienne partie reconnaître les sources du Nil, qui l'avait informé de la capture d'un Pygmée :

«Tu fais savoir à Sa Majesté, qu'aucun nain de son espèce n'avait encore été rapporté par aucun de ceux qui, jusqu'à toi, avaient entrepris le voyage du Pays des Arbres. Prends donc la route du nord et viens tout de suite, en hâte, à la résidence royale puisque tu as ramené ce nain que tu es allé chercher au Pays des Esprits... Quand il t'accompagnera à bord, poste derrière lui et aux deux côtés du bateau des hommes sûrs qui le gardent de tomber à l'eau. La nuit, pendant son sommeil, des hommes sûrs devront dormir derrière lui dans la cabine. Surveille-le dix fois pendant la nuit...»

Depuis cette relation, pour l'instant la plus ancienne qui soit connue, les Pygmées ont été généralement matière à propos légendaires, le mystère qui les entourait conduisant à mettre en doute jusqu'à leur identité d'humains. Ils participaient à la fois de l'homme, de l'animal et du surnaturel. Au XV<sup>ème</sup> siècle, par exemple, le commentaire d'une mappemonde les présente comme des monstres troglodytes au visage sur la poitrine. Plusieurs auteurs les cantonnent à une étape précédente de l'évolution humaine considérée durant longtemps comme unilinéaire : ce seraient des intermédiaires entre l'homme et le singe, des «pré-hommes».

Les Pygmées trouvent progressivement leur «réhabilitation» aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles dans les récits et travaux d'explorateurs, ethnologues, anthropologues physiques et administrateurs coloniaux.

Malgré cette entrée dans le sérail des humains, ils resteront longtemps considérés comme constituant des sociétés figées, closes, qui auraient traversé les siècles dans un perpétuel présent, n'entrant véritablement dans l'Histoire, sa dynamique et sa richesse, que sous l'effet de l'implantation européenne dans le bassin congolais. L'anthropologie elle-même les a longtemps circons-

crits dans ce cadre statique, autarcique qu'elle avait remis en question plus tôt pour d'autres types de sociétés, comme les sociétés agricoles ou pastorales.

Or, de récentes études archéologiques, ethnohistoriques, linguistiques, rendent vraisemblable l'existence d'un très long passé migratoire et de relations avec des populations de Grands Noirs. C'est en effet dès 2.400-500 av. J.C. que la partie occidentale de la forêt équatoriale, peuplée par plusieurs groupes pygmées, parmi lesquels les Aka, aurait été pénétrée en direction du sud par des gens de savane. Ceux-ci utilisaient des outils de pierre, des poteries et détenaient sans doute des techniques de production alimentaire: des échanges possibles avec les Pygmées leur procuraient gibier et autres ressources forestières (DAVID, 1980).

L'ancienneté probable de ces contacts et leurs conséquences, notamment sur les plans économique et social (comme les modifications dans les formes de coopération et les pôles de pouvoir dans un passé rapproché), nous ont conduits à dénoncer ce que nous avons appelé le «mythe du cocon forestier» (BAHUCHET et GUILLAUME, 1979). Cette expression renvoie à l'image mystificatrice encore répandue des Pygmées vivant en autarcie à l'abri de la forêt. A cette marginalité est associée une prétendue pureté ou virginité culturelle qui suscite toujours la curiosité et l'engouement des publics. Le maintien jusqu'à aujourd'hui d'un mode de subsistance fondé sur la chasse-collecte ne doit pas masquer les changements et les tensions engendrés notamment par ce long passé de relations extérieures.

Ces dernières ont été nouées successivement ou simultanément avec des partenaires variés: Grands Noirs, commerçants européens, missionnaires, administrateurs civils et militaires coloniaux, entrepreneurs et pouvoirs publics contemporains. Elles sont passées, avant de déboucher sur la situation de rupture actuelle dans le cadre des Etats-nations, par une série de phases comportant des types de contacts de forme et de nature différentes.

## 1. LES RAPPORTS AVEC LES GRANDS NOIRS

Sur la vaste aire (85.000 km<sup>2</sup> environ), qui englobe toute la zone forestière centrafricaine de l'Oubangui à la Sangha et qui s'étend au sud en République Populaire du Congo, jusqu'au cours moyen de la Likouala aux Herbes, les Aka côtoient plusieurs populations de langues bantoues et de langues oubanguiennes.

### Populations actuellement en contact avec les Aka

#### *Populations de langues bantoues*

Isongo  
 Buemba (ou Bolemba)  
 Ngando  
 Pande  
 Ngundi  
 Bogongo  
 Kaka  
 Pomo  
 Sanga-Sanga (Bomoali, Lino)  
 Bongili  
 Kabonga  
 Mbomitaba  
 Bonzo  
 Bondongo  
 Enyélé

#### *Populations de langues oubanguiennes*

Mbanza  
 Monzombo  
 Ngbaka  
 Boni  
 Banda-Yangere  
 Gbaya  
 Bomasa  
 Yasua

Comme généralement tous rapports entre sociétés, les rapports avec les Grands Noirs sont complexes, car ils se tissent sur plusieurs plans : techno-économique, social, idéologique et politique. L'histoire de leur mise en place et de leur évolution fait apparaître pour l'instant trois périodes caractérisées respectivement par des processus d'association, d'asservissement et d'utilisation directe de la force de travail.

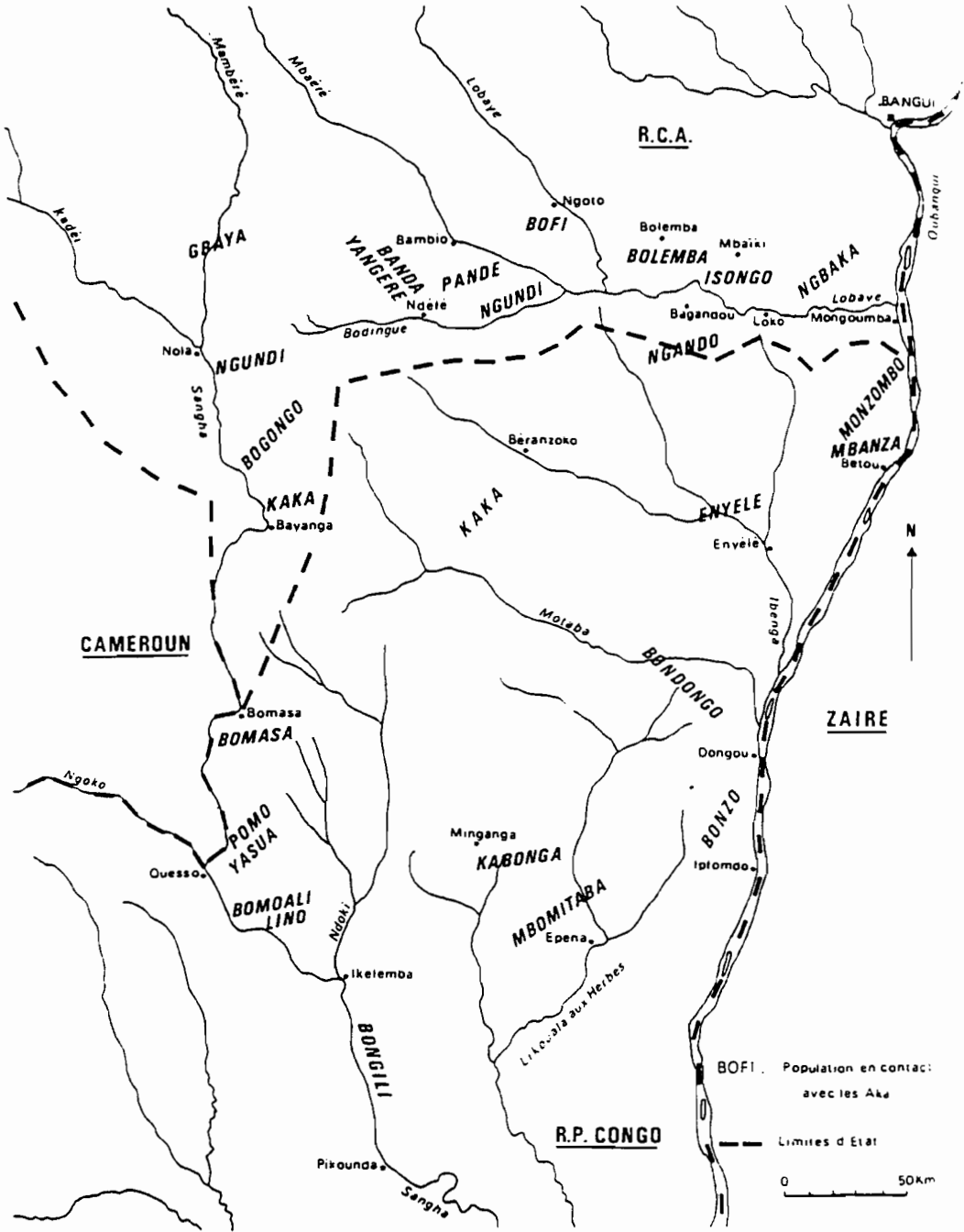
Cependant, avant d'aborder l'étude de ces périodes, il est nécessaire de mieux cerner l'identité des sociétés en présence.

## CHASSEURS-COLLECTEURS ET AGRO-CHASSEURS

Les modes de vie des deux parties, c'est-à-dire des Aka et des Grands Noirs, ont habituellement été perçus comme radicalement différents. Aux activités de chasse-collecte, conduites par les premiers, s'opposeraient les activités agricoles, pratiquées par les seconds. La situation des populations de forêt et de lisière forestière est en réalité plus compliquée; on ne peut en rendre compte en la réduisant à une simple dichotomie chasseurs-collecteurs / agriculteurs.

En effet, avant les bouleversements provoqués par la politique coloniale que nous examinerons plus loin (fourniture de biens destinés au commerce de

FIG.1 — Populations en contact avec les Aka



traite, fixation et concentration de l'habitat, développement de cultures commerciales —café, cacao—), plusieurs ethnies de Grands Noirs, généralement considérés comme essentiellement agriculteurs, possédaient une économie largement fondée sur la chasse et la collecte. Il en était ainsi, par exemple, des Ngbaka, des Ngando et des Isongo de la Lobaye, des Enyèlè, des Kaka et des Bondongo de l'Ibenga-Motaba, des Pomo de la Sangha.

Ces ethnies combinaient des travaux agricoles, limités à la culture peu exigeante du maïs (principalement dans la Sangha) et de plantes à féculents (bananes, manioc, taros, ignames), à des activités de chasse-collecte (et, dans une moindre mesure, de pêche) qui occupaient en fait l'essentiel du calendrier annuel.

Chez les Ngbaka de la Lobaye prévalait, jusqu'à il y a une trentaine d'années, une vie semi-nomade axée sur la forêt. L'acquisition des ressources forestières sauvages intervenait sans interruption tout au long de l'année, seulement ralentie pendant la saison sèche réservée en priorité aux travaux agricoles (J.M.C. THOMAS, 1963). Cette situation était rendue possible par la nature des espèces végétales cultivées qui nécessitaient des techniques et des soins culturaux relevant plus de la «conservation vivante sur pied» que de l'agriculture :

«Chez les Ngbaka, c'est surtout pour le bananier qui assure la base-support de l'alimentation que le phénomène est frappant. Une fois le plant mis en terre, il ne reçoit plus aucun soin jusqu'à la récolte du régime... On voit ainsi cette société, généralement considérée comme agricultrice, avoir pourtant une économie essentiellement basée sur la chasse et la cueillette, avec un appoint saisonnier de féculents en «conservation vive». On touche là la limite floue entre économie de chasse-cueillette et économie de proto-agriculture, typique de cette forêt d'Afrique Centrale...» (S. BAHUCHET et J.M.C. THOMAS, 1980).

Les plantations, véritables «greniers vivants», déplacés lorsque la terre et les plantes étaient épuisées, constituaient ainsi, dans ce semi-nomadisme forestier, le point d'attache de la population. Aujourd'hui encore, plusieurs ethnies de Grands Noirs tirent de la forêt une partie non négligeable de leurs ressources vivrières. Etant donné cette longue tradition de chasse-collecte en forêt, il semble plus juste de qualifier ces populations d'agro-chasseurs plutôt que d'agriculteurs. D'autres, comme les Bonzo et les Monzombo de l'Oubangui, les Pande de la Mbaere, étant des agro-pêcheurs sans emprise véritable sur la forêt. Dans cette palette d'états combinés, intermédiaires, que révèle le cœur du bassin congolais, il y a aussi le cas de quelques populations, comme les Mbomitaba de la Haute-Likouala aux Herbes, qui menaient conjointement, et en s'y consacrant de manière comparable, agriculture, chasse-collecte et pêche.

Le long passé d'activités forestières chez des populations pratiquant également l'agriculture représente une donnée essentielle pour comprendre non seulement les rapports entre les Aka et leurs voisins, mais aussi le fonctionnement de

l'écosystème forestier. La variable homme-milieu naturel ne peut être réduite à la seule interaction avec les chasseurs-collecteurs aka : elle doit intégrer la pression exercée par les populations d'agro-chasseurs.

## RAPPORT D'ASSOCIATION

Durant une très longue période, encore difficile à dater, mais qui s'achève sans doute dans le courant du XIX<sup>ème</sup> siècle, les relations entre les Aka et les Grands Noirs ont pris la forme d'une réciprocité équilibrée de services. Ce rapport était fondé sur l'opposition complémentaire de dispositifs techniques et de modes d'insertion dans l'environnement naturel qui, en dépit de certaines similitudes que nous venons de souligner (cas des agro-chasseurs), n'en restaient pas moins différents.

L'éventail des savoirs et des techniques chez les Aka est marqué par une triple absence : de la métallurgie, de la poterie et de l'agriculture. Les Grands Noirs, en revanche, pratiquent plus ou moins toutes (ou certaines de) ces activités. En ce qui concerne la métallurgie, si presque chaque ethnie possédait ses forgerons, seules certaines d'entre elles toutefois (comme les Monzombo, les Bofi, les Pande) opéraient l'extraction du fer. Ces dernières techniques donnaient ainsi lieu à des échanges entre Grands Noirs, l'obtention du métal de fonte s'effectuant contre des chèvres, des filets de chasse, de la viande fumée, des bracelets de métal et enfin d'ivoire, dans les cas d'importantes transactions.

En contrepartie d'objets forgés<sup>1</sup> (fers de sagaie, de hache et de couteau), de poteries<sup>2</sup> et de produits agricoles<sup>3</sup> (banane, manioc, maïs...), biens dont ils apprécient l'usage, les Aka facilitent l'accès des Grands Noirs à un monde forestier étranger à ces populations originaires de savane. Ce rôle d'introduction, d'initiation se réalise sur un double plan.

<sup>1</sup>.tòli, .búnú (è) ;  
<sup>2</sup>.mbiá  
<sup>3</sup>.émà

### — Sur le plan matériel :

Les Aka pouvoient leurs voisins en ressources naturelles, viande de chasse, aliments de collecte (feuilles comestibles, champignons, chenilles, miel...), plantes médicinales, ivoire<sup>4</sup>... Ce sont ces échanges qui ont été présentés par certains auteurs comme un troc silencieux. En raison d'un naturel farouche et d'une extrême timidité de leurs partenaires, les Grands Noirs auraient eu l'habitude de déposer leurs marchandises en un lieu précis du sous-bois, se retirant ensuite pour permettre aux Pygmées d'y placer leurs produits, puis y revenant pour juger si la contrepartie leur convenait. La réalité de ce commerce muet relève très certainement du halo de légendes qui a entouré durant longtemps les Pygmées.

Conjointement à cet approvisionnement en richesses forestières, les Aka <sup>4</sup>.sémbé



ont servi de guides aux Grands Noirs. Comme le relatent plusieurs récits de tradition orale, c'est eux en effet qui ont conduit leurs voisins à travers la forêt durant les nombreux déplacements qu'entreprirent ces derniers au fil des siècles. La dernière grande période migratoire remonte à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle lorsque, sous la pression de la traite atlantique, plusieurs populations bantoues et oubanguiennes, jusque là localisées vers la confluence de l'Oubangui et du Congo s'enfuient pour échapper au sort des colonnes d'esclaves acheminées vers la côte. Elles remontèrent vers le nord / nord-ouest, le long des grands cours d'eau forestiers : Likouala aux Herbes, Sangha, Motaba, Ibenga, Lobaye.

Reconnus par les Grands Noirs eux-mêmes comme premiers occupants de la forêt, les Aka témoignent d'une profonde connaissance de cet espace, sachant en tirer tout au long de l'année un large éventail de ressources alimentaires et de matières premières (lianes, bois, résines...). Si leur culture matérielle est rudimentaire, se limitant pour l'essentiel à quelques armes et outils et à la hotte de portage, ils ont développé par contre des savoirs et des techniques sans support matériel extrêmement élaborés. C'est ainsi que l'exploitation des richesses sauvages repose en grande partie sur de remarquables capacités d'observation et d'analyse de l'environnement naturel. Par exemple, le repérage des nids d'abeilles, *Apis mellifica*, perdus à vingt ou trente mètres de haut dans la canopée forestière, fait appel à une grande acuité visuelle et auditive ainsi qu'à des possibilités d'interprétation raffinée des phénomènes observés dans la nature. C'est l'examen des déchets de repas de fourmis qui, lorsqu'ils contiennent une forte proportion de fragments d'abeilles, signifie qu'une ruche dont les cadavres ont été dévorés est localisée à proximité. De même, l'utilisation des armes de chasse (arbalète, sagaie, filet) entre dans des techniques s'appuyant sur un grand savoir éthologique : caractères, habitudes alimentaires, rythmes d'activité et parcours de prédilection des animaux. Durant une expédition de chasse, l'indice le plus infime est décelé, interprété grâce aux connaissances que le chasseur a accumulées dès son plus jeune âge au contact de ses aînés. Tout en progressant à travers marigots et broussailles, les hommes scrutent le sol et la végétation. Des traces laissées par les animaux (empreintes, salive déposée sur les feuilles ou les écorces, tiges cassées et état plus ou moins desséché de leur sève...), ils tirent des indications sur leur identité, leur nombre, le moment de leur passage, l'endroit vers lequel ils se dirigent.

C'est sur la base de ce système de connaissances et de pratiques originales, uniques que les Aka conditionnent l'accès des Grands Noirs au milieu forestier. Mais ce pouvoir, cette fonction d'introduction, se fondent également sur des capacités qui ne relèvent plus du seul plan matériel.

— *Sur le plan symbolique :*

Les Aka contrôlent la mise en relation avec les puissances surnaturelles

dont dépendent les possibilités d'évolution et d'action de l'homme dans l'univers forestier. Celui-ci est en effet le domaine de puissances spirituelles envers lesquelles les hommes doivent manifester attention et bienveillance. Une telle conduite est indispensable pour mener à bien toute entreprise en forêt et maintenir des relations sociales harmonieuses au sein des communautés. De nombreux rituels leur sont voués. Tout individu accompagne ses activités forestières de pratiques magico-rituelles destinées à chasser les forces malfaisantes et à rechercher le soutien des esprits protecteurs<sup>5</sup> qui lui sont propres.

Les cultes rendus aux mânes<sup>6</sup>, esprits des ancêtres de tous les humains après leur mort, sont du ressort des trois personnages — l'aîné<sup>7</sup>, le devin<sup>8</sup>, le maître de la grande chasse<sup>9</sup> — investis de responsabilités importantes dans la société et qui interviennent au nom et pour l'intérêt de l'ensemble de celle-ci. L'accès des Grands Noirs à la forêt et à ses richesses passe par le maintien, la réactivation permanente des rapports qu'entretiennent les Aka avec ces entités surnaturelles. De ces relations dépendent le bon déroulement des migrations à travers le sous-bois forestier et l'obtention de viande de chasse, champignons ou miel attendus des Pygmées. Cependant, les bénéfices retirés par les Grands Noirs ne se réduisent pas au seul approvisionnement en produits acquis par leurs voisins. En effet, conjointement à cet accès indirect aux ressources forestières, ces derniers leur permettent également d'assurer, à travers des rapports autonomes avec le monde surnaturel, leur emprise directe, immédiate, sur la forêt. Des traditions orales rapportent ainsi que des puissances surnaturelles<sup>10</sup> du panthéon ngbaka sont des mânes pygmées offerts par les Pygmées eux-mêmes à leurs partenaires (AROM et THOMAS, 1974, THOMAS, 1983). Ces mânes pygmées / génies du piégeage viennent en parallèles et en compléments des mânes ngbaka pour aider les hommes dans leurs entreprises terrestres. Leur champ d'intervention principal est précisément la chasse où ils préservent les individus des dangers encourus et poussent le gibier vers les filets et les pièges. Leur action est particulièrement liée au piégeage, technique individuelle et menée par les Ngbaka seuls, sans l'assistance des Pygmées qui ne sont d'ailleurs pas à l'origine des trappeurs. Ainsi, grâce à l'action des **mimbó**, les Grands Noirs peuvent conduire des activités forestières pour lesquelles ils ne peuvent disposer du concours effectif de leurs voisins.

- <sup>5</sup>. kúlú  
<sup>6</sup>. diò  
<sup>7</sup>. mbai  
<sup>8</sup>. ngàngá  
<sup>9</sup>. tùmá  
<sup>10</sup> mimbó (NGB)

C'est sur la base de cet ensemble diversifié de connaissances, de techniques et de capacités différentes de mise en valeur des milieux naturels que Pygmées et Grands Noirs sont associés. Chaque partie bénéficie des potentialités originales de l'autre dans le cadre d'un vaste complexe régional de réseaux sociaux et de modes d'insertion dans l'environnement forestier et péri-forestier.

Les relations entretenues dans le cadre du rapport d'association, si elles créent les fondements d'une interdépendance mutuelle, n'en restent pas moins

intermittentes et fluctuantes. Les échanges de produits et de services sont épisodiques, intervenant au bon vouloir de chacune des parties. Ils ne sont pas non plus forcément suivis et peuvent se nouer successivement avec des partenaires différents. Il est possible que cette situation d'instabilité vécue au niveau des contacts entre campements aka et établissements d'agro-chasseurs l'ait également été à celui plus général des rapports entre populations. On peut en effet poser l'hypothèse que, bien avant le XIX<sup>ème</sup> siècle au cours duquel nous verrons que les rapports se sont intensifiés et consolidés, Aka et Grands Noirs ont connu une période de contacts étroits, intimes, lorsque ces derniers vivaient plus au sud vers la confluence de l'Oubangui et du Congo. Cette phase aurait pris fin à partir du XVII<sup>ème</sup> siècle avec la remontée vers le nord / nord-ouest de plusieurs populations bantoues et oubanguiennes qui fuyaient la mise en esclavage. Dans certains cas, les Pygmées conservèrent des liens, migrant même avec leurs associés (Ngbaka, Ngando, Kaka, par exemple). Dans d'autres cas, il y eut rupture et les Pygmées établirent des relations avec d'autres ethnies.

Il est à remarquer que ces variations, ces processus séculaires d'intensification, de relâchement, voire d'arrêt, puis de réactivation des rapports pourraient correspondre aux conditions historiques supposées de formation de la langue aka. En effet, langue bantoue rattachée au groupe linguistique C 10 (GUTHRIE, 1967-1971), auquel appartiennent des langues parlées par des populations encore aujourd'hui voisines des Pygmées (ngundi, pande, bogongo, isongo, mbomitaba, bongili, ngando), l'aka constitue un parler à part entière. Son originalité, son identité propre, supposent précisément, selon J.M.C. THOMAS (1979), deux moments historiques :

«... l'un de contacts longs et intimes pour l'adoption de la langue... l'autre de séparation et d'isolement des deux groupes, auparavant en contact, pour une évolution divergente de leur patrimoine linguistique commun».

L'histoire du rapport d'association, la forme des mouvements migratoires au coeur du bassin congolais pourraient rendre compte de ces deux moments successifs.

Malgré son caractère discontinu, fluctuant et sa réalisation à travers des transactions fondées sur l'accord des deux parties, le rapport d'association est, pour les Aka, générateur de dépendance. Sa dimension inégalitaire réside dans un facteur technique et dans son contenu idéologique.

### **Métallurgie et dépendance technologique**

Le développement plus avancé du dispositif technologique et de la culture

matérielle des Grands Noirs place les Pygmées, en dépit de leurs savoirs originaux, dans une situation de subordination.

Parmi la métallurgie, la poterie et l'agriculture, c'est certainement sur la maîtrise de la première que repose le plus la supériorité des Grands Noirs. En effet, l'obtention de poteries facilite le transport de l'eau et la cuisson bouillie, mais elle n'a pas d'incidence majeure sur le mode de vie et le système technico-économique. Quant à la production de plantes cultivées, vu les formes anciennes de proto-agriculture, elle était autrefois moins volumineuse, plus saisonnière et l'approvisionnement en biens agricoles ne revêtait de toute façon, pour les Aka, aucun caractère de nécessité étant donné qu'ils disposaient de ressources sauvages en quantité suffisante, ceci tout au long de l'année, c'est-à-dire sans connaître de période de soudure alimentaire. C'est plutôt l'acquisition d'objets forgés qui constitue la base matérielle du rapport d'association et lui donne son caractère contraignant. Les Aka avaient bien sûr, dans l'absolu, les capacités techniques de se passer de fer. Ils devaient utiliser comme matériaux coupants et tranchants, le bois durci au feu (notamment pour les extrémités affûtées des sagaies), l'os, l'ivoire, les cornes d'animaux. L'existence d'outils de pierre reste problématique. Les Aka n'en gardent apparemment aucun souvenir et les traces d'industrie lithique en zone forestière sont extrêmement rares: il est vrai que les fouilles sont elles aussi limitées et rendues difficiles par la nature des sols en forêt tropicale humide: forte percolation en eau, milieu lixiviant et acide. La possession du fer suscite tout l'intérêt des Aka: ce métal entre dans la composition d'importants instruments de production utilisés quotidiennement: sagaie, hache, couteau et plus tard sabre d'abattis. Aucune analyse technologique, aucune donnée quantitative concernant les conséquences de l'introduction du fer sur l'efficacité des opérations techniques (abattage et dépeçage du gibier, coupe du bois, travail des lianes et des fibres végétales...) ne sont pour l'instant disponibles. Il semble cependant que ce changement dans le dispositif technique a permis un accroissement de l'efficacité du travail tant dans les activités d'acquisition que de fabrication. L'emploi du fer présente en tout cas deux avantages: il apporte une amélioration dans la résistance des matériaux disponibles et, s'il n'entraîne pas un élargissement de l'éventail des ressources naturelles utilisées, il accroît néanmoins les capacités d'exploitation de celles-ci. La variété des produits sauvages auxquels les Pygmées ont accès reste la même mais leur acquisition peut être intensifiée, systématisée. Il en est ainsi, par exemple, du miel. Le fer de hache en facilite la collecte et permet d'exploiter un plus grand nombre de nids d'abeilles: il rend possible l'accès à davantage de ruches difficiles à atteindre (en facilitant l'escalade ou l'abattage des arbres qui les abritent) et permet l'agrandissement, quel que soit l'état de dureté du bois, des cavités où elles logent afin d'extraire les rayons.

L'apport technologique reconnu au fer et l'attrait qu'il suscite se reflètent

dans la manière dont les Aka le valorisent. Malgré sa diffusion croissante, le fer garde aujourd'hui encore un caractère de rareté et un statut de bien de prestige. Il est le principal critère de définition du concept de richesse: l'individu riche est en effet celui qui détient plusieurs lames de fer: **mò.tò-nà-tòli**. Il faut rappeler cependant que cette notion de richesse n'équivaut pas à une accumulation de biens qui permettrait à ceux qui en sont les bénéficiaires d'imposer des privilèges et des monopoles. Nous avons vu que les personnages, grands chasseurs ou aînés, qui mènent généralement les échanges permettant l'obtention des objets forgés (notamment les grands fers de sagaie), doivent veiller à ce que leur jouissance reste égalitaire au sein de la communauté. Ces personnages subissent la pression sociale et leurs qualités ne peuvent de toute façon favoriser l'accès à cette richesse que dans la mesure où elles s'appuient sur des capacités plus collectives, celles de leur groupe social tout entier (force de travail, compétence des chasseurs...). L'obtention des objets forgés n'est donc pas le fait de quelques-uns, c'est l'affaire de tous.

La valorisation sociale du fer ressort également de son utilisation comme élément principal des dots matrimoniales.

L'inégalité, la dépendance en germe dans le rapport d'association reposent sur le perfectionnement technique que confère objectivement la possession d'outils forgés, mais également sur les conditions dans lesquelles les Aka les acquièrent. En effet, si les Aka n'imaginent plus aujourd'hui pouvoir vivre sans fer, c'est qu'ils ont assimilé, repris à leur compte, la conception des Grands Noirs pour qui la fourniture de métal était non seulement un des termes de l'échange, mais aussi un impératif technique pour l'abattage de gibiers par leurs associés. Le fer était davantage qu'un bien d'échange immédiat, comme le sont les produits agricoles, le sel, le tabac ou les allumettes: il était considéré comme une des conditions mêmes permettant la mise en oeuvre des activités de production. Hormis quelques gibiers tués à l'arbalète ou capturés à la main et dans le filet-bourse<sup>1</sup>, c'est grâce à sa possession que l'on pourrait chasser et tuer les animaux. Cette appréciation, cette valorisation extrême attribuée à l'introduction du fer, servaient aux Grands Noirs de justification à leur volonté de prélever une part de viande sur l'ensemble des gibiers abattus par les Pygmées. Ce droit était d'autant plus fondé que, dans leur mode d'interprétation, ces derniers n'accédaient pas, à travers l'échange, à la propriété des lames, mais à un simple droit d'utilisation, d'usufruit, qui justifiait compensation. Les Pygmées se voyaient donc confier, prêter, des objets forgés qui leur permettaient de chasser, mais les obligeaient en retour à remettre à leurs associés une part des produits acquis.

<sup>1</sup>.tòbà

## L'idéologie de la domination

Largement déterminées par les différences de potentiels techniques et matériels, la nature et la forme des contacts sont également conditionnées par l'idéologie de la supériorité et de la domination développée par les Grands Noirs. La prise en considération du poids de l'idéologie est central pour comprendre ces contacts et notamment, nous le verrons, le processus d'aggravation de la dépendance et le maintien de celle-ci en dépit de certaines transformations contemporaines. Des habitudes mentales sont profondément enracinées: les Pygmées ont intériorisé ces représentations idéologiques où ils apparaissent comme des êtres infériorisés.

Ils se voient en effet conférer dans l'imaginaire des Grands Noirs un état intermédiaire entre le monde des humains et celui des animaux. Selon les traditions orales, ils constituent une entité spécifique ou sont liés aux chimpanzés dont ils se sont dissociés à un moment donné de l'histoire. Leur mode d'identification se fait toujours par opposition sémantique aux hommes ou aux villageois. Le village<sup>2</sup>, dont la localisation est la lisière forestière, est ici l'espace par essence humain et culturel, par rapport aux campements<sup>3</sup> pygmées de forêt. Les Grands Noirs nomment les Pygmées par des termes spécifiques qui varient selon leurs langues respectives:

ngando, pande, mbomitaba, yasua	mò.mbèngà / bà.
bogongo	mè.mbèngà / bà.
ngbaka	bàmbèngà
monzombo	yándèngà
mbanza	ndèngà
isongo, buamba (ou bolemba)	mò.kòlà / bà.
ngundi, bongili	mò.yáká / bà.
bakuele	è.bākā / bà.yākā
pomo	diel / be. (ou giel)
lino	diel / ba.dieli
bomoali	nyeli / ba.dieli
kuka	zèlì / béc.
sanga.sanga	bākā / bè.
nomasa	báhà
gbaya (de Nola, Bayanga)	nganzi
bofi	yédi

Les Aka, de leur côté, appellent les Grands Noirs *miló* / *biló*. Ce terme, qui leur est exclusivement réservé, possède plusieurs connotations: raciale (étranger, c'est-à-dire Noir non pygmée), culturelle (semi-sédentaire ou sédentaire de lisière forestière, agriculteur, métallurgiste) et sociale (associé puis maître, patron, suite à la tournure prise progressivement par le rapport entre les parties).

<sup>2</sup>.mbókà

<sup>3</sup>.lángò

Cette relation antithétique, cette appartenance des Pygmées et des Grands Noirs à des catégories, des univers différents, se manifestent en particulier dans l'absence d'alliances matrimoniales. Pygmées et Grands Noirs ne se marient pas ensemble, ce qui n'exclut pas cependant l'existence de relations sexuelles. Ces dernières se définissent pas leur clandestinité et leur caractère univoque qui dénote l'inégalité des rapports : d'homme Grand Noir à femme pygmée. Nombreuses sont les rumeurs rapportant les aventures amoureuses de Grands Noirs pendant des incursions forestières ou au cours d'une journée de travail sur des plantations défrichées en forêt et éloignées du village! La perception qu'a le Grand Noir de la femme pygmée est sous-tendue par cette idéologie de la domination et n'est pas sans rappeler celle des maîtres dans les populations disposant de dépendants ou d'esclaves : considérée comme devant être soumise à ses volontés, qui sont parfois assorties de quelques menus cadeaux, elle est également réputée être une compagne agréable en amour et une génitrice très prolifique. Dans certaines ethnies, quelques cas d'unions matrimoniales officiellement reconnues ont existé dans le passé. Nous verrons que ces alliances tendent à se développer aujourd'hui en raison de l'évolution des rapports et de la situation démographique et économique de diverses ethnies.

Le statut et les fonctions dévolus aux Pygmées dans les représentations idéologiques de leurs voisins sont caractérisés par l'ambivalence (S. BAHUCHET et H. GUILLAUME, 1978). Ils figurent comme l'Être Civilisateur : ce sont eux qui ont permis aux Hommes le passage de la Nature à la Culture en leur apportant la connaissance du feu, de la cuisson des aliments, de la métallurgie et de la domestication des plantes. Ils sont aussi les Sauveurs en initiant les Hommes au milieu forestier et en les faisant accéder à ses richesses. Cette charge civilisatrice qui leur est reconnue au niveau de l'imaginaire possède ses ancrages dans la réalité, dans certains temps forts de l'Histoire vécue. C'est, nous l'avons vu, le statut des Pygmées comme premiers occupants du pays et le rôle d'introducteur qu'ils ont joué lors des migrations des Grands Noirs à travers la forêt. Civilisateurs, Sauveurs, les Pygmées sont également les Sauvages. C'est là l'autre face de l'ambivalence.

En s'établissant en bordure de forêt et le long des cours d'eau, les Grands Noirs occupent en effet l'espace qu'ils considèrent comme culturel tandis que les Aka, reconnus jusque là comme les maîtres du pays tout entier (lisière et sous-bois forestiers), sont désormais relégués dans l'espace naturel que serait la forêt. Cette nouvelle distribution géographique et la jouissance des attributs propres à chaque espace sont présentées par les Grands Noirs comme résultant d'une division des tâches, tandis que les Pygmées l'assimilent à une usurpation. D'après ces derniers, les Grands Noirs qui, à l'origine, ne connaissaient et ne possédaient rien, profitèrent de leur départ en forêt pour prendre leur place et monopoliser leurs biens. C'est ainsi que, revenant

chargés de gibier, les Pygmées eurent la désagréable surprise de trouver leurs villages colonisés par leurs voisins. Ceux-ci avaient pris possession de leurs cases, de leurs plantations, de leurs forges et de leurs outils. Chassés en forêt, il ne resta plus aux Pygmées qu'à venir échanger des ressources sauvages contre des objets forgés et des produits agricoles dont ils détenaient jusqu'alors la maîtrise de la production.

Cette version aka, des devenir respectifs des deux parties, est à rapprocher de la manière dont les Mbuti de l'Ituri expliquent leur situation face aux Grands Noirs. Détenteurs du Bananier (et, par là-même de l'agriculture) les Pygmées se seraient fait dérober cette plante à la suite d'une duperie, les Grands Noirs s'appropriant les racines et ne leur laissant que les feuilles (TURNBULL, 1966).

L'état initial se trouve donc inversé : les Grands Noirs (les Hommes) qui, par le passé, vivaient dans l'ignorance sont désormais pourvus de tous les savoirs et pratiques révélateurs de la Culture, tandis que les Pygmées connaissent l'aventure inverse et se retrouvent entièrement déçus.

Relégués dans la forêt, domaine de la sauvagerie aux yeux des Grands Noirs, les Pygmées deviennent des êtres voués à la domination. Le pendant, en même temps justification de cette domination, est la possibilité pour eux d'accéder aux bienfaits de la Civilisation. Les colonisateurs leur permettent de bénéficier de biens dont la production leur échappe, mais cette oeuvre civilisatrice ne se limite pas à la seule ouverture sur un univers matériel. Elle compte une dimension socialisatrice impliquant toute une conception des relations humaines et des rapports des hommes avec le milieu naturel. Cette action de socialisation est sous-tendue par la vision qu'ont les Grands Noirs de la société pygmée. Les Pygmées seraient des individus asociaux et immoraux (malhonnêtes, menteurs, paresseux...) au mode de vie caractérisé par le laxisme, voir l'inexistence de règles : limite des actes cérémoniels sanctionnant les grandes étapes de la vie (naissance, mariage...), faiblesse des contraintes dans les relations sexuelles et les unions matrimoniales, imprévoyance et insouciance à l'égard des ressources naturelles gaspillées, vol institutionnalisé... La politique de socialisation et de moralisation repose donc sur l'établissement et le renforcement des règles dans la vie individuelle et collective. Elle prône l'organisation de manifestations conséquentes pour sceller les mariages et autres moments importants de l'existence, la pratique de la dot matrimoniale et de la constitution de patrimoine d'héritage, l'établissement de réserves alimentaires...

Ces représentations dévalorisantes, cet antagonisme reposent sur les fondements mêmes de deux systèmes socio-économiques antithétiques. Comme nous l'avons vu, les facteurs qui caractérisent le mode de vie aka sont la souplesse, la flexibilité, la faible inscription des individus et de leurs activités dans le temps. En cela, la société aka s'oppose sur des plans différents aux



structures et au mode de fonctionnement des sociétés de Grands Noirs: faible inégalité sociale—hiérarchisation, fort clivage aînés cadets; diffusion de l'autorité, pôles de pouvoir—centralisation de l'autorité, organisation politique; entités parentales ouvertes et instables—organisation lignagère, profondeur généalogique; techniques de chasse-collecte entraînant une transformation limitée du milieu et s'opérant dans le moment présent—politiques agricoles déprédatrices et enracinées dans le temps.

Il est intéressant de noter que certaines caractéristiques attribuées aux Pygmées (parasites sociaux, vagabonds, prédateurs se contentant de puiser sans discernement dans le stock des ressources naturelles) appartiennent à cette image invariante que les sociétés sédentaires ou semi-sédentaires façonnent des sociétés nomades, que ces dernières soient d'ailleurs dominantes ou dominées.

Cet ensemble de représentations idéologiques, où les Pygmées apparaissent comme des êtres inférieurs à contrôler pour mieux les socialiser, contribue largement au fondement et au développement de la domination des Grands Noirs. L'amalgame «hommes-villageois» est indissociable de la connotation de «maître». Les statuts des deux parties en présence peuvent être identifiés de la manière suivante: *Hommes-villageois-maitres* . *Pygmées-forestiers-dépendants*. En dépit d'un rapport de force qui ira s'accroissant au détriment des Pygmées, nous verrons que cette idéologie de la domination ne pourra jamais être totalement concrétisée dans les faits. L'entreprise d'assujettissement des Pygmées ne sera jamais menée à son terme: il est révélateur à ce propos que le décalage entre le contenu réel des rapports entretenus par les deux parties et la nature qui en est donnée dans l'imaginaire des Grands Noirs soit projeté, par sa négation même, dans le monde surnaturel des Ngbaka, par exemple. En effet, dans le panthéon ngbaka, les *mimbó*, qui étaient jadis des mânes des Pygmées que ceux-ci ont offert à leurs voisins, présentent tous les traits et comportements que les Grands Noirs voudraient précisément voir adopter à leur égard par les Pygmées: ils ne chassent pas à leur profit et se contentent d'une part limitée du gibier qu'ils ont capturé. Morphologiquement, physiologiquement et culturellement comparables, les *mimbó* apparaissent comme la projection des Pygmées sur le plan surnaturel (AROM et THOMAS, 1974), la réalisation d'une appropriation inachevée dans le réel. Car, dans les faits, les Grands Noirs ne sont pas ainsi comblés: ils taxent les Pygmées d'ingratitude, d'égoïsme, les accusent de dissimuler la plupart des richesses acquises en forêt, cherchant à se les approprier lors de chaque visite dans les campements.

Ainsi, les représentations idéologiques forgées par les Grands Noirs légitiment non seulement les rapports effectifs qui voient leur maîtrise des activités par essence culturelles (métallurgie, poterie, agriculture), mais également des rapports de dépendance généralisés qui, non encore instaurés, ne connaîtront jamais, nous le verrons, leur plein aboutissement, restant toujours du domaine d'un ordre à construire.

Le rapport d'association, s'il est fondé sur la réalisation d'opérations de troc relevant de l'accord des deux parties et répondant à leur convenance mutuelle, n'en comporte donc pas moins l'amorce d'un processus inégalitaire. Cette dynamique repose sur la supériorité technologique des Grands Noirs et l'idéologie de la domination qu'ils ont développée. Durant cette première phase de l'histoire des contacts, les Pygmées conservent une large autonomie et leur dépendance se limite au seul niveau des techniques sans d'ailleurs entraîner de changements dans les caractères fondamentaux de leur techno-économie et de leurs rapports avec le milieu naturel.

## **RAPPORT D'ASSERVISSEMENT**

Le peu de données archéologiques disponibles, l'inexistence de sources écrites, la complexité de l'histoire des sociétés de Grands Noirs sujettes depuis des siècles à de nombreuses migrations et enfin la quasi-absence de souvenir historique chez les sociétés pygmées, dont le mode de vie n'engendre que peu de traces matérielles et un ancrage éphémère des individus et des événements dans la mémoire collective, constituent autant de facteurs rendant pour l'instant impossible la datation du passage d'un type de rapport à un autre. Il ne s'agit donc pas ici de circonscrire des périodes précises mais de rendre compte de processus globaux d'évolution.

Ces mêmes entraves rendent également difficile l'identification de la dynamique propre du rapport d'association. Quelles étaient ses potentialités intrinsèques de transformation ?

En dépit de son caractère intermittent, fluctuant, le rapport d'association tend naturellement à une certaine régularité; les échanges se dérouleront de préférence entre les mêmes villages de Grands Noirs et les mêmes campements pygmées. Cette tendance à la stabilité, à la reproduction des relations entre les mêmes partenaires est un facteur nécessaire à l'extension du rapport de dépendance. Cependant il semble qu'un phénomène externe vienne accélérer la constitution de ces réseaux sociaux, accentuer le développement du rapport d'association et favoriser son élargissement en un rapport d'asservissement. Ce phénomène correspond à l'essor de la traite atlantique et à la mise en place des réseaux commerciaux qu'elle engendre.

### **L'économie de traite et l'exploitation du bloc forestier**

L'économie de traite et l'exploitation du bloc forestier dès le XVIème siècle, c'est-à-dire bien avant l'installation des factoreries européennes et l'implantation

coloniale française à l'intérieur du bassin congolais (années 1880-1915), la présence des traitants portugais, hollandais, anglais et français sur les côtes d'Afrique Centrale provoquent le développement de chaînes d'échange. Esclaves et produits de l'intérieur (ivoire, caoutchouc, palmistes...) sont acheminés par transferts successifs, où interviennent chefferies et lignages les plus puissants, vers les comptoirs côtiers où ils sont échangés contre des marchandises européennes (pagnes, armes, quincaillerie...) et du sel marin produit par plusieurs populations du littoral atlantique (royaumes de Loango, Malembe, Cabende). Ces activités commerciales reposent sur un système de relais, de maillons mettant en jeu et exacerbant les relations d'échange, mais aussi de pouvoir, entre sociétés autochtones. La présence de traitants dans les contrées intérieures se limite aux seuls périple qu'entreprenaient, à partir des comptoirs, durant deux ou trois ans, leurs recruteurs noirs, les *pombeiros*, chargés de rassembler et d'escorter les centaines d'esclaves chargés d'ivoire.

Eloignées des côtes, situées en bout de chaîne des échanges, les régions comprises entre l'Oubangui et la Sangha ont sans doute été touchées plus tardivement par la traite. Certains documents écrits et les traditions orales relatent en tout cas l'ampleur de ses répercussions aux XVIIIème et XIXème siècles. L'Oubangui et la Sangha qui bordent l'aire de peuplement aka constituent d'importants axes fluviaux en direction du Stanley Pool, plaque tournante de ce trafic. Les produits de traite sont acheminés vers le sud par ces deux fleuves sur lesquels certaines populations exercent un rôle prépondérant dans la navigation et le commerce: c'est notamment le cas des Baloï sur le Bas-Oubangui et des Bakuala sur la Sangha. La limite de partage des zones d'attraction de ces deux fleuves passe à l'ouest de Bambio et Ndélé; plusieurs cours d'eau servent de voies d'évacuation des produits vers l'Oubangui: la Lobaye, la Mbaéré, la Bodingué, l'Ebenga et la Motaba. Parallèlement à ces circuits tournés vers le sud, des axes d'exportation vers le nord existent également à la bordure septentrionale des régions concernées. Les échanges, qui y sont d'une ampleur plus réduite, sont opérés par des colonnes de commerçants musulmans. Celles-ci fréquentent les zones de Carnot, Bania, Nola d'où elles remontent chargées d'ivoire, de caoutchouc et de Cola vers de grands marchés aujourd'hui localisés au Cameroun et au Nigéria (Ngaoundéré, Yola...).

A ces réseaux d'échange anciens qui s'édifièrent progressivement à partir du XVIème siècle succéda, à partir des années 1850 et simultanément à la colonisation effective de l'intérieur du pays, l'installation de factoreries européennes. A la fois centre d'achat et de vente, la factorerie draine l'ensemble des produits locaux acquis, durant longtemps sans l'intermédiaire de l'argent, contre des marchandises de traite.

Une nouvelle étape dans le développement des activités commerciales et économiques correspond à la création des Compagnies Concessionnaires.

Régies par des décrets de 1899, ces Compagnies bénéficièrent pour une période de trente ans d'un quasi-monopole pour inventorier, collecter, commercialiser les richesses naturelles locales (ivoire, caoutchouc, résines, oléagineux, peaux) et importer les marchandises européennes. La Compagnie Française du Haut-Congo (CFHC) et surtout la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui (CFSO), issue de la fusion en 1910 de onze sociétés, furent les principales sociétés implantées sur l'aire de peuplement aka. Ce fut l'époque d'une intense exploitation des richesses naturelles, souvent proche d'un simple pillage et de conditions de vie extrêmement dures pour les populations locales. Celles-ci eurent à subir simultanément les exactions commises par les agents des sociétés concessionnaires et les actions répressives conduites par les colonnes militaires dans le cadre d'opérations de pacification qui intervinrent tard dans ces régions reculées de la Lobaye, de l'Ibenga, de la Motaba et de la Haute-Likouala aux Herbes. Les détachements de tirailleurs commandés notamment par les lieutenants Ripert, Hartmann, Mourin et les capitaines Calisti, Desclaux, Méchet et Prokas (dont les noms sont souvent encore connus sur place) sillonnèrent ces régions forestières d'accès difficile de 1904 à 1910 afin de venir à bout des résistances et rébellions villageoises. Celles-ci trouvaient d'ailleurs leur raison principale dans les méfaits perpétrés par les représentants des compagnies concessionnaires qui, en dehors de tout contrôle des pouvoirs publics s'efforçaient d'imposer leur propre loi aux indigènes. D'importantes révoltes éclatèrent encore en 1916 et surtout en 1929 (mouvement du Kongowara).

Diverses archives civiles et militaires témoignent de l'état de tension permanente et des méthodes employées pour réprimer les résistances. Par exemple, ce rapport confidentiel d'enquête établi à la suite des troubles survenus en Lobaye de 1904 à 1906 :

«...Dans les derniers mois de 1903, M. Coopman, Agent de la Compagnie, laisse à Baéké, sur la rive gauche de la Lobaye, 4 Sénégalais avec l'ordre de faire récolter du caoutchouc par les indigènes. Mais les Sénégalais ne tardent pas à entrer en conflit avec la population et mettent à mort 21 indigènes, dont plusieurs chefs. Des représailles sont exercées par les habitants qui exécutent à leur tour les Sénégalais...

Tous les travailleurs au service de la Compagnie sont armés; à Enyellé, des hommes sont tués par ces travailleurs pour refus de récolte du caoutchouc.

Une révolte éclate: les factoreries de Bera N'Djoko, de Monpoutou, d'Enyellé sont enlevées et les agents européens y sont massacrés le 14 juillet 1904. Le Commissaire Général désigne aussitôt le Capitaine Méchet pour étouffer ce mouvement de rébellion. Arrivé en août 1904 et présent dans la région jusqu'en 1906, cet officier réduit successivement les rebelles de Bombia, de Doukoumondja, de Bera N'Djoko. La sécurité renaissant, les transactions commerciales reprennent, la Société exporte 48 tonnes de caoutchouc au lieu de 13 qu'elle avait expédiées au dehors en 1903...

A Dangué, les indigènes ayant tué un courtier de la Compagnie, M. Coopman ordonne une répression et confie au Sénégalais Bouhou le soin de l'opérer. Dix-sept personnes, parmi lesquelles se trouvent des femmes et des enfants, sont massacrées, le village est pillé. Des femmes sont conduites à N'Goto, amarrées par le cou jusqu'à ce que soit payée une rançon de 80 kilogs de caoutchouc...»

(Affaire dite de la «Lobaye» - Anonyme, 1909)

La plupart des Compagnies disparurent ou se transformèrent avant la fin de la période légale d'octroi des concessions. Leurs résultats économiques furent variables, mais le bilan d'ensemble se traduit par une exploitation abusive et incontrôlée des richesses naturelles et une inadaptation pour jeter les bases d'un développement effectif et durable.

La fin de leur monopole vit la reprise du commerce libre puis plus tard, en 1937, la création des Sociétés Indigènes de Prévoyance (SIP), organismes publics chargés de promouvoir l'agriculture, l'élevage, la pêche, la chasse et la cueillette et d'améliorer les conditions de préparation, de conservation, de transport et de vente des produits. Les populations continuèrent durant longtemps à subir un système oppressif : travail forcé, portage, migrations de main-d'oeuvre, impôt...

Tout au long de ces grandes phases de l'expansion coloniale et de la mise en place des réseaux commerciaux s'étendant de plus en plus loin à l'intérieur du bassin congolais (traite atlantique et chaînes d'échange, installation des factoreries, création des Compagnies Concessionnaires, essor du commerce libre et fondation des SIP), les sociétés de Grands Noirs doivent supporter de manière croissante des efforts de production dans le cadre de leur intégration à ces vastes circuits économiques. Leurs voisins pygmées ne participent pas directement à ces activités commerciales nouvelles qui les touchent néanmoins par contrecoup, de manière indirecte. En effet, contraints de se consacrer à la production de biens d'exportation, les Grands Noirs ont recours aux Pygmées pour les aider à répondre à cet impératif. Les Pygmées deviennent des fournisseurs de ressources naturelles destinées aux nouveaux marchés. Ils n'ont pas pour autant accès à ces derniers et l'écoulement de leurs produits est contrôlé par les Grands Noirs. Nous reviendrons sur ce rôle d'intermédiaire joué par ces derniers car il est fondamental pour comprendre le développement de la dépendance des Pygmées.

Les échanges ne se limitent donc plus désormais aux biens produits et utilisés essentiellement par les deux parties. Quantité de biens fournis par les Pygmées ne résulte plus, comme dans le cadre du rapport d'association, d'un prélèvement aléatoire sur le fruit des activités quotidiennes de chasse-collecte, mais d'une production déterminée par l'extérieur. Celle-ci porte sur diverses richesses sauvages. Certaines d'entre elles firent l'objet d'un important négoce : l'ivoire, le caoutchouc, les peaux d'antilopes et les noix du palmier *Elaeis guineensis* dont la pulpe fournit une huile de consommation locale et l'amande (ou palmiste) une huile employée dans les industries alimentaires (margarine, graisses) et chimiques (savon). D'autres ne furent que des produits secondaires : la résine de copal (utilisée dans l'industrie des vernis), le raphia, le rotin, les noix de *Cola*, d'*Ongokea* (dont l'huile est utilisée dans la fabrication des peintures) et les fruits d'*Irvingia* spp. (pour la fabrication d'un succédané du beurre de cacao).

L'exploitation de ces ressources naturelles par les Pygmées varia dans l'espace et dans le temps :

— *variations dans l'espace*, en raison de l'hétérogénéité du milieu forestier. Le modèle fondamental de la forêt tropicale humide n'étant pas homogène, mais hétérogène, aussi bien au niveau local qu'au niveau régional (BAHUCHET, 1978), il s'ensuit des différences dans la répartition spatiale des espèces végétales et animales. Si le caoutchouc est répandu dans toute l'aire forestière, le copal et le raphia, par exemple, sont localisés dans les zones de forêt marécageuse (ainsi qu'une grande quantité d'ivoire, car les troupeaux d'éléphants affectionnent particulièrement ce type de milieu). Avant la pénétration de l'économie de traite, cette hétérogénéité de l'environnement forestier n'avait que peu d'incidences sur le contenu des transactions entre Pygmées et Grands Noirs. C'est par la suite qu'elle devint manifeste et marqua ces dernières. Il en est ainsi du copal dont la collecte entre pour une bonne part dans les activités conduites par les Aka des régions de Mongoumba, Dongou et Impfondo. Toutefois la portée de ces différences, qui d'ailleurs concernent surtout des produits annexes, ne doit pas être exagérée car les principales tâches réclamées aux Aka sur l'ensemble de leur territoire portent, nous allons le voir, sur des ressources naturelles identiques.

— *variations dans le temps*, en raison des intérêts successifs des négociants qui sont déterminés par les besoins des économies étrangères, notamment européennes.

Cette fonction des Pygmées, fournisseurs en produits forestiers destinés aux circuits commerciaux extérieurs, sous-tend et sert de cadre au développement du rapport d'association en un rapport d'asservissement. Ce phénomène implique pour les Pygmées des changements dans les liens entretenus avec les Grands Noirs ainsi que dans les relations avec la forêt, ce qui s'accompagne, nous l'avons déjà montré, de modifications dans certains domaines de leur propre organisation socio-économique (formes de coopération, pôles de pouvoir...). L'effort de production demandé aux Pygmées porte successivement sur plusieurs richesses principales.

### Les Aka face aux marchés extérieurs

L'effort de production demandé aux Pygmées porte successivement sur plusieurs produits naturels principaux.

— *Jusqu'en 1910 environ : l'ivoire*

Dès l'amorce de la traite atlantique le long des côtes d'Afrique Centrale, l'ivoire constitue l'un des principaux produits d'échange. Il fera l'objet, tour à

tour pour les traitants, les factoreries puis les sociétés concessionnaires, d'un commerce florissant, source d'appréciables profits jusqu'à la première guerre mondiale.

Quelques textes rendent compte de l'ancienneté de ce trafic. Pigafetta et Lopez, explorateurs portugais du début du XVIème siècle, décrivent ainsi le rôle de leurs concitoyens dans l'estuaire du Gabon :

«...ce port est fermé par une île qui surgit dans l'embouchure de ce fleuve dans lequel les Portugais de São Tomé naviguent avec des petites barques, amenant les mêmes marchandises qu'à la côte de Guinée et rapportant de l'ivoire, de la cire, du miel, de l'huile de palme et des esclaves noirs...»

Parlant du royaume de Loango, ils remarquent :

«...le pays abonde en éléphants. Les habitants en troquent les défenses contre du fer dont ils font des pointes de flèches, des couteaux et d'autres instruments du même genre... Dans ces régions, l'ivoire est abondant...»

(PIGAFETTA et LOPEZ, 1591)

Cependant, c'est le voyageur hollandais Dapper qui, le premier, mentionne, dans le cadre du royaume de Loango, le rôle joué par les Pygmées dans la production des biens d'échange. Cette description qui date du XVIème siècle mérite qu'on s'y arrête longuement :

«...Au devant du tapis du Roi se tiennent quatre huissiers... On voit dans le même endroit des Noirs qui se tiennent là le dos tourné. Ils ont la tête extraordinairement grosse et portent une peau serrée avec une corde en forme de bonnet. Les Nègres assurent qu'il y a une Province pleine de forêts, où l'on ne trouve que de ces Noirs, et que ce sont eux qui tuent le plus d'éléphants. On appelle ces petits hommes Bakke-Bakke et Mimos...»

Les habitants de Bokke-Meale ou Bouke-Meyale sont des Jagos. On conjecture que cette Province, qui est située au Nord-Est de Lovango est à plus de 150 lieues de la côte, parce que les Nègres du Royaume qui y vont trafiquer demeurent bien trois mois en chemin. Ce sont les Lovangois qui vendent le plus d'ivoire aux Européens; ils le vont acheter des Jagos à Bokke-Meale où ils portent du sel dans des paniers sur la tête de leurs esclaves. Les Jagos tirent les dents d'éléphant de certains petits hommes nommez Mimos et Bakke-Bakke sujets du Grand Macoco. Les Jagos assurent que ces Nains savent se rendre invisibles, lorsqu'ils vont à la chasse et qu'ainsi ils n'ont pas grand peine à percer de traits ces animaux, dont ils mangent la chair et vendent les défenses...

Le Royaume de Macoco est une grande contrée au Nord de la rivière de Zaïre, derrière le royaume de Congo, à deux ou trois cents lieues de la côte de Lovango et de Congo... C'est dans les forêts de ce Royaume que se tiennent les Mimos ou nains dont on a parlé...»

(DAPPER, 1686)

Ainsi, les défenses troquées par les Grands Noirs proviennent en grande partie des chasses à l'éléphant conduites par les Pygmées. La ponction d'ivoire en pays aka, localisée en bout de chaînes des échanges et dont les zones marécageuses étendues abritent de nombreux éléphants, a certainement battu son plein durant la seconde moitié du XIXème siècle et le début du

siècle suivant, alors que les potentialités des régions atlantiques étaient déjà largement entamées. A l'exception semble-t-il des Kaka et des Enyéélé, les Grands Noirs traquent peu l'éléphant qu'ils se limitent à abattre à l'aide de pièges ou dont ils récupèrent les défenses sur des animaux trouvés morts. Chez les Pygmées, l'éléphant est le gibier le plus valorisé. Forts de leur connaissance du milieu forestier, de l'éthologie de cet animal et de la maîtrise que réclame la confrontation armée d'une seule sagaie qui sera plantée à bout portant dans la proie, les Aka sont les principaux pourvoyeurs d'ivoire. Cette fonction est soulignée dans les notes et comptes rendus des premiers voyageurs qui parcourent leur région. Par exemple :

«...Presque tous les chefs ont une ou plusieurs familles de nains, appelés Babingas, qui chassent l'éléphant pour leur compte... Très habiles à la chasse, leurs armes se composent de sagaies en forme de harpon dont la longueur du fer varie de 20 à 40 centimètres...»

(GAILLARD, 1891)

«...Toute la région au nord et à l'est de Bayanga, jusqu'au delà de l'Ubangi, de même que celle des environs du Goko est parcourue par les Badgiri, tribu nomade qui se divise en Bayaka, Bakalo et Batenga, et qui se livre à la chasse de l'éléphant. Les Badgiri nomades fournissent l'ivoire à la population sédentaire qui le repasse aux trafiquants blancs. Jusqu'à présent, les Européens ou leurs agents noirs ne sont encore que très rarement parvenus à se mettre en rapport direct avec les Badgiri...»

(PLEHN, 1899)

«...Incontestablement tous les indigènes de la Lobaye sont chasseurs de léopards, de panthères, de civettes, de sangliers, de gazelles, d'antilopes, etc. : ils préfèrent cependant abandonner aux Babingas (nains) la recherche du buffle et la poursuite de l'éléphant. Il y a habituellement, un campement de Babingas, dans la forêt, à proximité de chaque village d'autochtones. On paie, en moyenne, l'ivoire à raison de 5 francs le kilog.»

(POUPERON, 1906)

Pour la région de la Ngoko, mitoyenne du pays aka et exploitée dans les années 1900 par la société allemande Sud-Kamerun, le docteur Plehn (1899) estime que les 5/6 de l'ivoire exporté proviennent d'éléphants abattus par les chasseurs pygmées.

En échange des défenses, les Aka reçoivent des Grands Noirs du sel, du tabac, des produits agricoles, mais la contrepartie essentielle est en objets forgés, notamment les grands fers de sagaie utilisés précisément pour les chasses au gros gibier, dirigées par le maître-chasseur.

Les Grands Noirs utilisent une partie des pointes pour la constitution des dots matrimoniales, mais la plupart d'entre elles sont évacuées à travers les chaînes d'échange. Dans le Bas-Oubangui par exemple, l'ivoire possédé par les populations de l'Ibenga-Motaba et par les Lobala de la rive droite de l'Oubangui est exporté par les Monzombo, mais surtout par les Bonzo. Ceux-ci l'acheminent parfois eux-mêmes en pirogue jusque dans la région méridionale de Liranga, pays des Baloï (ou Bobangui), mais ce sont le plus souvent ces



derniers qui remontent le fleuve sur de grandes distances pour acquérir l'ivoire et le convoyer jusqu'au Stanley Pool.

«Les Boubangui sont aussi de grands navigateurs et de grands commerçants qui remontaient tous les ans jusqu'aux environs de Bangui, de Nola, de Leketi et qui descendaient jusqu'au Stanley Pool. Là, ils se heurtaient aux Batéké qui, eux-mêmes grands commerçants, avaient maintenu, les armes à la main, leur rôle d'intermédiaires obligés entre les Boubangui et les gens de la côte qui venaient en caravane jusqu'au Stanley Pool. Kimpila et Kinchassa étaient alors deux très grands marchés, où l'on voyait des centaines de pirogues et des milliers de trafiquants qui échangeaient des esclaves, de l'ivoire, du caoutchouc, contre des étoffes européennes, du sel, de la poudre, des fusils, etc.»

(BRUEL, 1935)

Parallèlement à son évacuation vers le Stanley Pool, véritable plaque tournante commerciale, l'ivoire fait également l'objet d'une exportation, beaucoup plus limitée cependant, vers le nord. Diverses sources de la fin du XIXème siècle mentionnent l'achat d'ivoire en Haute-Sangha par des commerçants musulmans. Ainsi :

«En transportant la population Haoussa de Kondé à Carnot — sous la surveillance de notre poste — je supprimais le marché d'esclaves, je détruisais le centre de ravitaillement et la base d'opérations des Kouabira dans la Sanga, je faisais reprendre à l'ivoire de nos possessions la route plus naturelle et plus économique du Congo où je faisais rentrer dans les caisses de la Colonie une partie des droits d'exportation qui, jusqu'à ce jour, avaient enrichi les Emirs Foulbé de Yola et de N'gaoundéré.»

(GOUJON, 1896)

«A l'est du pays de Welle, s'étend une immense forêt vierge qui alimente le commerce d'ivoire que font dans la Sanga les factoreries belges et hollandaises et où les indigènes Hausa et Fula se livrent à une active chasse à l'éléphant.»

(*Le Mouvement Géographique* 21, 22 mai 1898)

Les Grands Noirs en contact avec les Pygmées encouragent l'abattage des éléphants car, bien que nettement favorable aux ethnies commerçantes et aux traitants européens, l'exploitation de l'ivoire leur laisse des bénéfices appréciables. Cette source d'enrichissement explique leur crainte de voir leur position compromise en se faisant court-circuiter par les nouveaux colonisateurs. Des observations datant de 1890, 1902 et 1906 rapportent ainsi la mise en présence des trois parties :

«Pour causer un peu librement avec les Bayagas, j'étais obligé de chasser les M'Fangs des environs de ma tente: ceux-ci ne voulaient pas en effet de conversations particulières, car ils avaient grand peur que je n'apprise aux chasseurs le prix de l'ivoire...»

(CRAMPEL, 1890)

«L'Européen, qui est déjà depuis un certain temps dans la région, le vieux congolais, a plus de chances d'entrer en relations avec les hôtes de la forêt que l'arrivant, pourvu qu'il ait la réputation de bien traiter les indigènes. Il devra se mettre en garde contre les gens de la rive qui feront tout leur possible pour éloigner

de lui la race nomade à qui ils ont fait du Blanc Bondjo un portrait terrible: ils tiennent à rester les intermédiaires entre l'être primitif et l'homme civilisé, car ce métier leur rapporte des profits exorbitants. Quand un Babinga, par exemple, tue un éléphant, il est obligé de porter son ivoire au village dont il est tributaire, il ne reçoit de son précieux produit qu'un prix dérisoire: un peu de manioc, quelques fers de haches ou de lances, représentant une valeur d'une vingtaine de francs à peine, pour peut-être 40 kilos d'ivoire qu'un Européen lui aurait payé cinq à six cents francs; de plus, il est obligé d'abandonner sans rétribution la moitié de la viande au moins à ses rapaces intermédiaires. Ces derniers ont donc tout intérêt à conserver le *statu quo* et à empêcher des relations qui les priveraient d'un gain d'autant plus appréciable qu'il ne leur coûte aucune peine.»

(DOUCET, 1914)

«Au début de notre occupation, les sédentaires, craignant que nous ne leur achetions directement l'ivoire provenant de leur chasse (ils sont presque les seuls à tuer des éléphants), nous empêchaient d'entrer en contact avec eux. Le nègre est, en effet, très jaloux des monopoles commerciaux qu'il possède et qui, au moins pour un temps, lui assurent la richesse.»

(BRUEL, 1911)

Les réseaux d'échange anciens subsistent durant quelque temps après l'installation, à partir des années 1880, des factoreries européennes qui stimulent la production d'ivoire dont le négoce devient extrêmement florissant sur les trois grands marchés de Londres, Liverpool et Anvers.

Les sociétés concessionnaires poursuivent ce commerce qui commence à régresser à partir de 1913 (en grande partie à cause de la raréfaction des éléphants, suite à la multiplication des armes à feu), pour décroître irrémédiablement à partir de 1921.

*Exportation d'ivoire en A.E.F.*

Moyenne des années 1896-1900	:107 tonnes
Moyenne des années 1901-1905	:174 tonnes
Moyenne des années 1906-1910	:160 tonnes
Moyenne des années 1925-1929	: 86 tonnes

(BRUEL, 1935)

— 1910-1940 : la viande de chasse

Facteur traditionnel des échanges entre Pygmées et Grands Noirs, la production de viande de chasse connaît durant cette période un accroissement sensible et des transformations importantes dans ses modalités.

Cet effort de production attendu des Aka est la conséquence de celui désormais imposé aux Grands Noirs qui sont notamment contraints de collecter le caoutchouc sauvage. Le début du XXème siècle voit en effet la montée de cette matière première sur le marché mondial. Son exploitation, soumise aux fluctuations de ce dernier, diminuera irrémédiablement à partir du krach économique de 1929 pour disparaître dans les années 1950-1955, en ayant toutefois connu une reprise durant la seconde guerre mondiale.

L'intérêt porté à ce produit par les sociétés concessionnaires ressort du compte rendu (cf. C. COQUERY-VIDROVITCH, 1972) de l'Assemblée Générale, en 1915, des actionnaires de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui dont la concession de près de 17 millions d'hectares inclut précisément le pays aka :

«Notre principale exploitation demeure toujours celle du caoutchouc. C'est celle qui nous assure les bénéfices les plus élevés, tant à cause de la marge importante du profit brut au kilogramme, qu'à cause du fort tonnage de l'exploitation. Parmi tous les produits que peut nous fournir l'Afrique, nous n'en voyons aucun présentement susceptible de tenir dans notre mouvement d'affaires la même place que la précieuse gomme.»

La collecte du caoutchouc symbolise la sinistre époque du travail forcé dénoncé par André GIDE dans le *Voyage au Congo* (1927). Sous la coupe d'agents concessionnaires souvent sans scrupules et durant longtemps investis de pouvoirs absolus dans leurs factoreries, les Grands Noirs sont obligés de travailler sans trêve, saignant les arbres dans la forêt, loin des villages qu'il leur arrive de ne regagner qu'une fois par mois pour livrer leur stock de latex. Cette coercition est renforcée par l'institution de l'impôt de capitation payable en nature, ... en caoutchouc. Dans ce contexte

«l'indigène peut être considéré comme ayant été exploité à l'égal du caoutchouc»  
(Affaire dite de la «Lobaye», 1909)

A la récolte obligatoire de ce produit, s'ajoutent les réquisitions de travailleurs pour les colonnes de porteurs acheminant, dans les zones dépourvues d'une liaison fluviale continue, produits d'exportation, vivres et marchandises importées, puis pour la construction du chemin de fer Congo-Océan et des chantiers routiers. De nombreux rapports administratifs de l'époque décrivent l'état que connaissent de nombreuses populations où les méfaits d'une activité concurrencent tragiquement ceux d'une autre. Ainsi pour la zone contrôlée par le poste de Mbaïki :

«...Le lamentable spectacle des gens de la M'Poko, porteurs récemment renvoyés dans leurs villages, n'est pas fait pour rassurer leurs remplaçants. Ce défilé dans les villages a produit le plus mauvais effet, des gens sont morts en route, les autres se traînaient et étaient réduits à l'état de squelettes, et l'on comprend qu'après avoir vu l'état de ceux qui reviennent, tous cherchent à esquiver la corvée...

La population du sud de la Lobaye préfère de beaucoup le portage à la récolte du caoutchouc. Ce dernier travail leur paraît la pire calamité...

Je suis certain que si on parle aux populations en ce moment de récolter du caoutchouc, ce sera une fuite éperdue dans la brousse. A tort ou à raison, les gens de la Lobaye ont ce travail en horreur. L'idée de faire du caoutchouc les terrifie. Les populations du sud de la Lobaye fournissent actuellement un gros effort pour le portage: je reçois 100 charges par jour de Loko, et il y a encore 12 convois à faire, soit 1200 charges à transporter.

J'estime qu'après cet effort, auquel tous les gens, même les femmes, ont contribué, il sera indispensable de laisser un peu les populations, de leur donner le temps de

s'occuper de leurs cultures, de leurs cases, et que la récolte du caoutchouc pourra alors revenir en question.»

(Rapport du poste de Mbaïki, 2-7/12-17/17-22 octobre 1914)

Cette époque de violente contrainte voit des révoltes locales et la fuite de communautés villageoises au coeur de la forêt ou dans les colonies belge et allemande voisines. Le pays, en proie, de surcroît, à la propagation de la maladie du sommeil, favorisée par l'extension des échanges et de la circulation de la main-d'oeuvre — au moins 30% de trypanosomés parmi les populations de la Likouala aux Herbes et de l'Ibenga-Motaba dans les années 1920-1930, 60% dans certains villages de la région de Nola (Journal 1910-1922 de la Mission St Jean Baptiste de Bétou; Marchessou, 1930; Rapport sanitaire 1920, circonscription de la Kadei-Sangha) —, connaît de profonds déséquilibres économiques et sociaux. Obligée de se consacrer aux travaux imposés par le régime colonial et détournée, par conséquent, des activités de production vivrière, la population ne peut plus notamment subvenir à ses besoins alimentaires.

Si les Aka ne récoltent que très rarement eux-mêmes le caoutchouc, leur éventuelle contribution se limitant en général au repérage des arbres et des lianes à saigner, ils sont par contre encouragés à développer la production de viande de chasse afin d'aider à réduire ce grave déficit dans l'approvisionnement vivrier des travailleurs Grands Noirs. Dans certaines régions, comme l'Ibenga-Motaba, les Aka participent directement à la récolte du copal et des palmistes, autres produits de traite, mais leur fonction principale reste habituellement celle de pourvoyeurs de venaison. C'est indirectement, en concourant à l'alimentation des travailleurs, qu'ils contribuent à l'exploitation des biens d'exportation. Pour ce faire, les Pygmées ont recours à la technique de la chasse-poursuite à la sagaie de gibiers de taille moyenne (potamochère et gros céphalophes), mais ils participent également à des chasses au filet conduites en commun avec les récolteurs de caoutchouc dont ils voisinent les camps forestiers.

C'est certainement de cette époque que date un changement fondamental : l'acquisition par les Aka de la maîtrise de la chasse au filet, leur technique de chasse «traditionnelle» étant, comme nous l'avons vu, la chasse à la sagaie. La généralisation de l'utilisation de cette nouvelle technique introduite par les Grands Noirs s'opère progressivement lorsque les Aka s'investissent dans la fourniture d'un autre produit naturel destiné aux circuits commerciaux extérieurs.

#### — 1925-1950/55 : les peaux de céphalophes

Les premiers essais de commercialisation des peaux de céphalophes remontent certainement aux années 1910; dans l'Ibenga-Motaba par exemple, deux

anciens agents de la CFSO devenus commerçants libres. MM. Audier et Marchant, en tentent l'exportation dès 1912 (Rapport Général sur les sociétés concessionnaires, 1912). Cependant, c'est à partir de 1925 que ce marché se développe, s'intensifiant encore à partir de 1937 après l'installation en A.E.F. des Sociétés Indigènes de Prévoyance (SIP), institution administrative qui existait déjà dans d'autres zones des Colonies (Afrique du Nord, Afrique de l'Ouest). Les SIP dont l'extension des attributions et la généralisation à l'ensemble de l'Afrique sous domination française font suite à la crise économique des années 1930-33 (SURET-CANALE, 1977), ont pour objectif l'expansion de l'agriculture, de l'élevage, de la pêche et de la cueillette ainsi que l'amélioration des conditions de récolte, de conservation et de commercialisation des produits.

Les peaux, destinées à la fabrication de manteaux et, selon l'expression, de «peaux de chamois»(!), provenaient pour une large part des chasses au filet conduites par les Pygmées mais, comme pour les autres produits, leur échange était contrôlé par les Grands Noirs. C'est par milliers que les peaux étaient apportées annuellement sur les principaux marchés comme Ngotto, Bambio, Bagandou, Nola, Dongou..., notamment après la seconde guerre mondiale lorsque, à la suite de la diminution du cheptel européen, la demande de peaux brutes connut un essor considérable. Ce commerce périclita dans les années 1950-55, une peau achetée 46 F / pièce en 1946 ne valant plus que 5 F / pièce en 1952.

L'évolution du marché s'établit ainsi pour la région de la Lobaye (nombre de peaux commercialisées):

1946	1947	1948	1949	1950	1951	1952
68.000	65.000	55.450	35.000	26.000	33.000	13.500

(Rapport économique, région de la Lobaye, 1952)

Outre à l'exportation des peaux, l'abattage des céphalophes répond également aux besoins d'approvisionnement en viande pour les nombreux manoeuvres des scieries, des mines d'or et de diamant, des plantations de café et d'hévéas qui se développent durant la décennie 1940-1950. Ces salariés représentent, en 1949, 22% de la population des districts de Boda et Mbaïki et 35% de la population active féminine et masculine du seul district de Mbaïki (BOUSCAYROL, 1950).

## UNE DÉPENDANCE MATÉRIELLE ÉLARGIE

Qu'ils se consacrent eux-mêmes à la recherche de biens d'exportation ou qu'ils y contribuent indirectement en participant à l'approvisionnement ali-

mentaire des travailleurs, les Aka développent des activités de production tournées vers l'extérieur et dépassant les seuls échanges traditionnels qui se maintiennent conjointement. Cette situation nouvelle comporte deux facteurs qui viennent s'ajouter à la dépendance technique initiale (obtention d'objets forgés) et favoriser son élargissement et son aggravation :

### Le contrôle des Grands Noirs sur les nouveaux réseaux d'échange

Ce monopole — qui, nous le verrons, s'est développé jusqu'à aujourd'hui — accentue la marginalisation des Pygmées, plaçant leurs voisins dans un rôle d'intermédiaire, de relai obligé pour l'accès aux marchés locaux et à un environnement économique et politique dont les influences iront en s'amplifiant. Le souci permanent de chercher à interdire toute mise en relation directe entre Pygmées et étrangers manifeste d'ailleurs toute l'attention et l'intérêt qu'accordent les Grands Noirs à préserver cette position privilégiée ! Il s'agit d'écarter toute possibilité d'émancipation pour maintenir le contrôle de valeurs d'échange fixées à leur grand avantage. Les déséquilibres déjà évoqués pour le commerce de l'ivoire ont continué à régir ensuite celui des peaux de céphalophes et de la viande de chasse.

#### *L'introduction chez les Aka de la chasse au filet<sup>1</sup>*

Plusieurs sources et indices viennent confirmer que la chasse traditionnelle des Aka était la chasse à la sagaie : traditions orales qui font essentiellement référence à ce type de chasse, indications dans les archives coloniales, connotations sociales. Bien plus que la chasse au filet, c'est en effet la chasse à la sagaie qui possède une inscription dans la vie et les pratiques sociales :

- fonction du maître de la grande chasse<sup>2</sup>,
- scellement des tendances égalitaires et de l'échange dans les modes de partage du gibier abattu à la sagaie et dans l'interdiction de consommer cette viande<sup>3</sup> pour le chasseur responsable de la prise,
- pratiques magico-religieuses : importantes cérémonies propitiatoires<sup>4</sup> associées à la chasse à la sagaie, rituels de consommation de la viande pour les femmes<sup>5</sup> et d'accès de celles-ci au camp de boucanage de la viande d'éléphant, jeu de l'arc musical féminin<sup>6</sup> dans le contexte des expéditions de chasse aux gros gibiers<sup>7</sup> (GUILLAUME, 1984).

Suite à son introduction par certaines populations avoisinantes, l'utilisation du filet par les Aka est devenue usuelle et régulière durant la période

<sup>1</sup>.kià  
<sup>2</sup>.túmá

<sup>3</sup>.pòndí  
<sup>4</sup>.zòbòkò, nzòli  
<sup>5</sup>.bànzi  
<sup>6</sup>.mbítí  
<sup>7</sup>.nzàngó

d'exploitation des peaux de céphalopodes (1925-1950/55), cet outil étant particulièrement adapté à la capture de ces animaux et à leur milieu naturel de prédilection, le sous-bois dense.

R. — On peut noter que les Pygmées Mbuti du Zaïre auraient eux aussi emprunté le filet de chasse (HARAKO, 1976) et que pareil processus de diffusion technologique se retrouve également au sein de certaines populations péri-forestières en contact avec les Aka : les Pande, par exemple, ont emprunté le filet aux Boï.

Le passage au filet, comme technique de chasse dominante, a plusieurs conséquences pour les Aka :

### *L'intensification et la réorientation de la coopération*

Plus encore que dans nombre de sociétés, nul ne peut se passer dans la société aka de la collaboration de ses semblables. Coopérer est souvent une nécessité pour pouvoir mettre en oeuvre une technique ou en accroître l'efficacité, mais devient aussi une habitude sociale, une forme d'action prisee et retenue pour des opérations dont la bonne conduite ne requiert pas impérativement d'entraide (de nombreuses collectes par exemple).

Ce renforcement de l'action collective s'opère d'une part entre les campements, d'autre part entre les hommes et les femmes.

Bien qu'épisodiquement menée au niveau du groupe local<sup>1</sup>, la battue requiert pour être efficace un nombre de filets et de participants supérieurs à ceux habituellement disponibles au sein du campement (8-12 filets, 20-30 adultes et adolescents). Comparativement, la chasse à la sagaie était habituellement conduite au niveau d'un seul camp et reposait dans sa forme la plus collective — la poursuite à la trace des gros mammifères durant la saison des pluies — sur l'association d'une dizaine d'hommes. La chasse au filet constitue donc une nouvelle forme de coopération — la plus vaste — dans le travail.

De plus, elle associe les femmes qui interviennent comme rabatteurs ou guetteurs, à l'opposé de la chasse à la sagaie qui est du ressort exclusif des hommes. Ainsi se trouve amplifiée cette collaboration fondamentale sur laquelle repose l'unité minimale de production aka, à savoir celle du couple conjugal détenteur de l'ensemble des techniques qui sont réparties entre l'homme et la femme.

La mise en oeuvre de la chasse au filet implique également une évolution des facteurs qui conditionnent et orientent les associations constitutives des groupes de chasse. Dans les grandes chasses à la sagaie, le regroupement des participants tendait à s'effectuer sur la base des liens de consanguinité ; la mise en commun des énergies et des savoirs, l'entraide interviennent principalement entre des hommes rattachés aux lignées d'un même groupe de descendance patrilinéaire<sup>2</sup>, le maître de la grande chasse jouant à cet égard un rôle fédérateur. Cependant, dans cette société où les rapports de parenté consti-

<sup>1</sup>.lángò

<sup>2</sup>.kàndá

tuent plus une trame qu'un système rigide, les relations de voisinage et d'amitié ont toujours leur part d'influence. Avec la chasse au filet, la coopération engage des groupes locaux<sup>3</sup> (3 à 5 en moyenne, hormis lors des périodes de «fusion» et de grands rassemblements<sup>4</sup>) liés par la consanguinité, mais surtout par l'alliance, ainsi que par leurs relations avec les mêmes communautés de Grands Noirs, lien dont nous préciserons et soulignerons à nouveau la portée.

<sup>3</sup>.kàngà, sésélanu

<sup>4</sup>.sàmbà, .sànganu

### *La modification des pôles de pouvoir*

Dans cette société où les tendances à l'égalité sociale sont marquées et où n'existe ni système centralisé ni organisation politique, l'atomisation du pouvoir correspond à des pôles de prééminence dont l'attribution ne repose jamais sur un système de dévolution héréditaire contraignant et dont le bénéfice se traduit uniquement par une influence prépondérante limitée au seul champ de compétences couvert par chacun de ces pôles. L'ainé en ligne agnatique<sup>1</sup>, le maître de la grande chasse<sup>2</sup> et le devin-guérisseur<sup>3</sup> représentent les principaux pôles de prééminence et agissent — à travers respectivement des rituels de fécondité, de propitiation, de divination — sur les grands fondements de la vie des hommes et de leurs rapports avec le milieu naturel.

Avec la régression de la chasse à la sagaie disparaît progressivement la fonction du maître de la grande chasse, intimement lié à l'abattage des éléphants et dont les pouvoirs matériels et magiques conditionnaient la mise en oeuvre des poursuites à la trace des gros gibiers. Ce déclin favorise par contre-coup le renforcement de l'autorité et des moments d'intervention du devin-guérisseur.

<sup>1</sup>mbàì-màmáé

<sup>2</sup>.túmá

<sup>3</sup>.ngàngà

### **Le contrôle d'un nouveau moyen de production par les Grands Noirs**

Si l'emploi du filet se généralise chez les Aka, sa fabrication — qu'ils maîtrisent pourtant — et son appropriation en restent néanmoins limitées. Aujourd'hui encore, lorsque les chasseurs déroulent les filets dans le sous-bois, peu en réalité leur appartiennent. Les 2/3 bien souvent, parfois la totalité, leur ont été prêtés par les Grands Noirs avec lesquels ils sont en relation et auxquels, d'ailleurs, ils fournissent généralement les lianes utilisées pour le tressage de la corde<sup>1</sup>.

Or, la possession et la mise à disposition des filets ouvrent aux Grands Noirs, conjointement à l'obtention des peaux de céphalophes, lorsqu'elles eurent un intérêt commercial, des droits sur les produits de la chasse.

<sup>1</sup>.kósá



A la différence des modes de partage dans la chasse à la sagaie, à caractère collectif et se fondant certainement sur les principes de coopération et de solidarité propres à la société aka, les règles de distribution en vigueur dans la chasse au filet privilègent le propriétaire de l'outil. Le prêt des filets rapporte aux Grands Noirs la moitié au moins de chaque antilope capturée, le reste étant partagé entre les porteurs des filets et les chasseurs qui attrapent et tuent les proies.

Il est vrai que cette codification connaît des transgressions car les Pygmées ont l'habitude de mettre de côté quelques gibiers qu'ils retirent du décompte établi devant les Grands Noirs lorsque ceux-ci sont restés dans leurs villages, sans pouvoir contrôler ce qui est survenu sur la zone de chasse! C'est l'une des forces, l'un des pouvoirs des Aka — sur lequel nous reviendrons — pour contrecarrer l'emprise de leurs voisins. Cependant, ces derniers n'étant pas dupes et la suspicion régnant, les querelles et rétorsions émaillent les rapports des deux parties.

Les variations saisonnières dans le prêt des filets aux Pygmées révèlent toute l'importance de cette procédure pour l'approvisionnement des Grands Noirs en viande de chasse d'une part et de la distribution interethnique des activités de production d'autre part. Plusieurs populations de Grands Noirs, traditionnellement agro-chasseurs, confient principalement en effet leurs filets aux Aka durant la saison sèche (novembre à avril). Cette saisonnalité, qui a toutefois régressé ces trente dernières années avec la sédentarisation totale et le développement de l'agriculture commerciale, s'explique non par une contrainte technique impérative (les Grands Noirs chassent au filet en saison des pluies, les Aka de manière plus ponctuelle), mais par le fait que ces agro-chasseurs, comme les Ngbaka, s'adonnaient en période sèche au défrichage et aux semis de leurs plantations et à d'intenses activités sociales et rituelles (prises et levées de deuil notamment) qui occasionnaient une forte consommation de biens vivriers, surtout de vivres carnés. Ce sont les Aka qui, en chassant au filet en cette époque de l'année, facilitaient la satisfaction des besoins, voire des surplus en viande des Grands Noirs, au moment même où ceux-ci connaissaient une certaine fixité et disposaient d'un temps plus réduit pour les activités cynégétiques (BAHUCHET et THOMAS, 1980/1985).

Cette pression sur les Aka pour les inciter à développer la chasse au filet en saison sèche — processus qui tend à une forme de spécialisation complémentaire du calendrier économique et social de leurs partenaires — est sans doute la cause d'un changement important qui a, semble-t-il, touché au cours du siècle dernier leur vie sociale et cérémonielle. Il s'agit du grand rituel de fécondité<sup>2</sup> accompli sous la responsabilité de l'ainé<sup>3</sup> et destiné à maintenir ou restaurer l'harmonieuse reproduction de la société et celle de ses rapports avec l'environnement naturel. Ce rituel, qui peut donner lieu à des cérémonies renouvelées sur plusieurs semaines, se déroule durant la saison sèche. La

<sup>2</sup>.kòndí

<sup>3</sup>mbàì-wà-bòlé

solidarité, le resserrement des liens qu'il implique entre les communautés s'opèrent à l'occasion de temps forts pour les activités de chasse, la coopération et les rassemblements nécessités par les battues au filet. C'est également le moment où la disponibilité des grandes quantités de biens (viande, manioc, banane, maïs, huile, sel, alcool, tabac...), exigée par les offrandes à l'Esprit supérieur de la forêt<sup>4</sup> et les fêtes et danses répétées, est facilitée par l'effort de <sup>4.zéngi</sup> chasse et l'augmentation conjoncturelle du volume des échanges avec les Grands Noirs qui, nous l'avons vu, connaissent de façon concomitante une intensification de leur propre vie cérémonielle. Cette correspondance, durant la saison sèche, entre la tenue du rituel de fécondité et la conduite des grandes chasses au filet pourrait dater de la généralisation de l'emploi du filet par les Aka. Plusieurs informations (recueillies auprès de vieux) laissent en effet penser que ce rituel se déroulait auparavant vers la fin de la saison des pluies (septembre-octobre). Il parachevait une période de réactivation des liens sociaux, marquée à la fois par l'ouverture des groupes locaux (renouvellement des alliances matrimoniales...) à l'occasion de la collecte des chenilles et par la solidarité renforcée entre campements de même souche patrilinéaire pour les chasses à la sagaie au gros gibier (éléphant, Bongo, gorille, chimpanzé, potamochère). Les besoins amplifiés réclamés par les pratiques sociales et rituelles de consommation pouvaient être honorés grâce à l'abondance des subsistances et des biens en cette époque de l'année : chenilles, champignons, graines oléagineuses, viande, denrées agricoles et biens manufacturés (fers d'armes et d'outils, poteries) fournis par les Grands Noirs en échange de produits forestiers et d'ivoire.

Les divers éléments qui viennent d'être présentés permettent de mesurer la portée de la diffusion du filet de chasse au sein de la société aka. Au monopole de la métallurgie et de la fourniture des objets forgés, les Grands Noirs ajoutent désormais la possession d'un outil de production devenu prédominant. Il influe par là-même sur les activités, y compris semble-t-il sociales, de leurs dépendants et s'octroient des droits élargis sur les fruits de leur travail, en dépit des parades et compensations dont les Aka ne se privent pas à la faveur de leurs expéditions solitaires en forêt (dissimulation des captures de gibier) ou de leurs régulières incursions clandestines sur les plantations villageoises (vol de tubercules et autres plantes).

Les Grands Noirs affermissent indéniablement les bases matérielles et idéologiques de leur domination. Filet de chasse, métallurgie, commerce constituent le dispositif techno-économique dont le contrôle par les Grands Noirs fonde l'aggravation de cette domination. Cependant, l'instauration du rapport d'asservissement passe également par la régularité des contacts, inhérente à cette pression exercée sur la production et les échanges extérieurs de la société aka. Aux relations épisodiques du début du siècle se substituent de nos jours des relations permanentes qui peuvent être empreintes d'une

certaine promiscuité, d'une intimité des deux parties. Le contrôle du dispositif techno-économique a conduit à la pratique en commun de certaines activités. Ngbaka, Isongo, Ngando, Enyèlè et Kaka, notamment, organisaient conjointement avec les Aka des battues aux filets. Des expéditions communes en forêt existent encore aujourd'hui : en saison sèche pour de brèves chasses au filet (souvent sur une seule journée), mais surtout en saison des pluies pour la collecte des chenilles (en août-septembre). Les installations dans le sous-bois peuvent alors durer plusieurs semaines que l'on met à profit pour mener des chasses au filet en complément du ramassage et du boucanage des chenilles. Aka et Grands Noirs s'établissent dans des camps voisins, voire mitoyens, seulement différenciés par l'architecture des abris.

Comment la domination se concrétise-t-elle dans les rapports proprement dits entre individus? En quoi diffèrent-ils des anciennes relations d'association teintées d'inégalité, mais néanmoins régies par la réciprocité équilibrée et la mutuelle convenance? Comment se nouent les nouveaux rapports? Qui mettent-ils en jeu?

### L'institutionnalisation de la domination

L'évolution vers un rapport d'asservissement passe par l'établissement d'une dépendance sociale et politique. Forts de leur position dominante, les Grands Noirs tentent d'instaurer un contrôle étroit sur les individus et les communautés aka.

D'associés, les Grands Noirs<sup>1</sup> deviennent — ou plutôt essayent de devenir — les «maîtres» des Pygmées. Ce statut est désigné par le terme **.kònzà** qui possède les connotations de «responsable», «tuteur» et, pour la période contemporaine, de «chef», «propriétaire» et «patron». Sa signification initiale fait référence à la maîtrise d'une activité, voire à la virtuosité dans son exercice, et en conséquence à l'aptitude à la diriger, à en être le meneur (maître de la danse<sup>2</sup>, du chant<sup>3</sup>, du combat...). Parallèlement à ce terme générique, existe une autre appellation réservée au rapport exclusif entre les deux parties du contrat lorsque celui-ci a pris une dimension héréditaire, **.kùmù**. Cette spécificité lexicale souligne, s'il en était besoin, l'importance mais aussi l'originalité — à vrai dire l'ambiguïté — de cette relation dans la vie des communautés aka.

Les Grands Noirs se posent en tuteurs et pères sociologiques de chacun des Pygmées avec lesquels ils entretiennent des rapports. Garants, protecteurs, ils sont pour les Aka les «pères du village»<sup>4</sup>. Ce rôle tutélaire les amène souvent à choisir dans leur propre langue les noms<sup>5</sup> des enfants nés dans les

<sup>1</sup>.íló

<sup>2</sup>kònzà-è.bókà

<sup>3</sup>kònzà-lémbò

<sup>4</sup>bà.táé-bá-mbókà

<sup>5</sup>.kómbó

campements qu'ils contrôlent. Cependant, si une telle attribution est parfois effective ou qu'il arrive même que des parents aka donnent à leur enfant le nom d'un «protecteur» ou d'une «protectrice» apprécié, le nom usuel — reconnu et employé au sein de la communauté aka — sera généralement celui choisi par les parents et qui correspond dans bien des cas au nom d'un aïeul estimé de la deuxième génération.

Ce fréquent décalage entre les discours et les pratiques des Grands Noirs — qui sont souvent confortés par les comportements apparents et les faux-semblants des Aka — et la réalité des faits caractérise toute la complexité et l'équivoque des rapports entre les deux parties.

Il en est de même, à un niveau non plus individuel mais collectif, avec l'identité de noms que l'on rencontre parfois entre certains groupes de descendance aka et des lignages de Grands Noirs. Cette similitude n'est pas le signe de la reproduction par les Aka de l'organisation des sociétés de contact (les groupes de descendance ne sont pas une réplique mais un élément propre à leur système social) ou de leur intégration pure et simple dans les groupes de parenté de leurs voisins. Ce mode d'identification, bien qu'étant la conséquence d'une dépendance réelle, constitue en réalité une stratégie des Aka pour satisfaire formellement les visées dominatrices, appropriatrices des Grands Noirs. Ces derniers utiliseront leurs noms respectifs de lignages pour nommer, notamment en présence d'un étranger, leurs dépendants. Ceux-ci peuvent se prêter au jeu, mais derrière cet artifice se maintiennent les noms spécifiques de leurs groupes de descendance auxquels ils ont recours en fait pour s'identifier. Ainsi, dans la région de Bagandou, les Pygmées qui se présentent d'eux-mêmes, dans un premier temps, comme *bò.divèmbà* (du nom de leurs «maîtres») ont-ils en réalité pour noms d'affiliation *bò.dikóká* et *bò.diséndò*. Un tel exemple pourrait être multiplié dans les diverses régions du pays aka.

Ces tendances à circonscrire les rapports dans la parenté participent de l'aggravation de la domination en la reproduisant, la perpétuant entre les mêmes individus. En raison de leur position de «tuteurs», les Grands Noirs s'octroient naturellement une responsabilité morale et juridique sur les Pygmées. Chacun d'entre eux se considère comme responsable des actes commis par ses dépendants. Les préjudices causés par ces derniers à d'autres Grands Noirs entraînent réparation de leur part. Il s'agit, dans la plupart des cas, de vol de gibier dans les pièges, de tubercules de manioc, d'épis de maïs ou de bananes dans les plantations, de vin de palme collecté au petit matin.

A l'inverse, lorsqu'un Pygmée meurt accidentellement, durant son séjour uxorilocal, lors de travaux effectués pour les Grands Noirs de sa belle-famille (abattage d'arbres, chasse à l'éléphant ou au gorille...), ceux-ci versent une

indemnité<sup>1</sup> au «maitre» du défunt qui partagera les biens reçus avec les parents de ce dernier. <sup>1</sup>.diò (mò/me)

La tutelle des Grands Noirs se manifeste également par leur participation à la constitution de la dot de leurs dépendants. Traditionnellement, la compensation matrimoniale était basée, chez les Aka, sur l'échange des soeurs et le travail du gendre durant son installation chez ses beaux-parents (notamment la collecte de miel et la prise de gibiers). L'approfondissement des rapports avec les sociétés de contact entraîne l'introduction puis la généralisation du système de la dot qui vient en général se combiner avec les pratiques anciennes. Fers de hache et de sagaie, sabres d'abattis et couteaux, marmites et plus tard tissus — tous produits qui entrent principalement dans la composition de la dot — sont bien évidemment obtenus auprès des Grands Noirs. Leur acquisition s'opère en échange de prestations mais aussi à la suite de dons qui constituent en réalité, pour les Pygmées, autant d'obligations et de dettes<sup>2</sup> à l'égard de leurs «maitres» qui, forts de ces cadeaux, ne se privent pas, par la suite, d'exiger d'incessants services de leurs subordonnés! <sup>2</sup>.mbúsa (ò/ma)

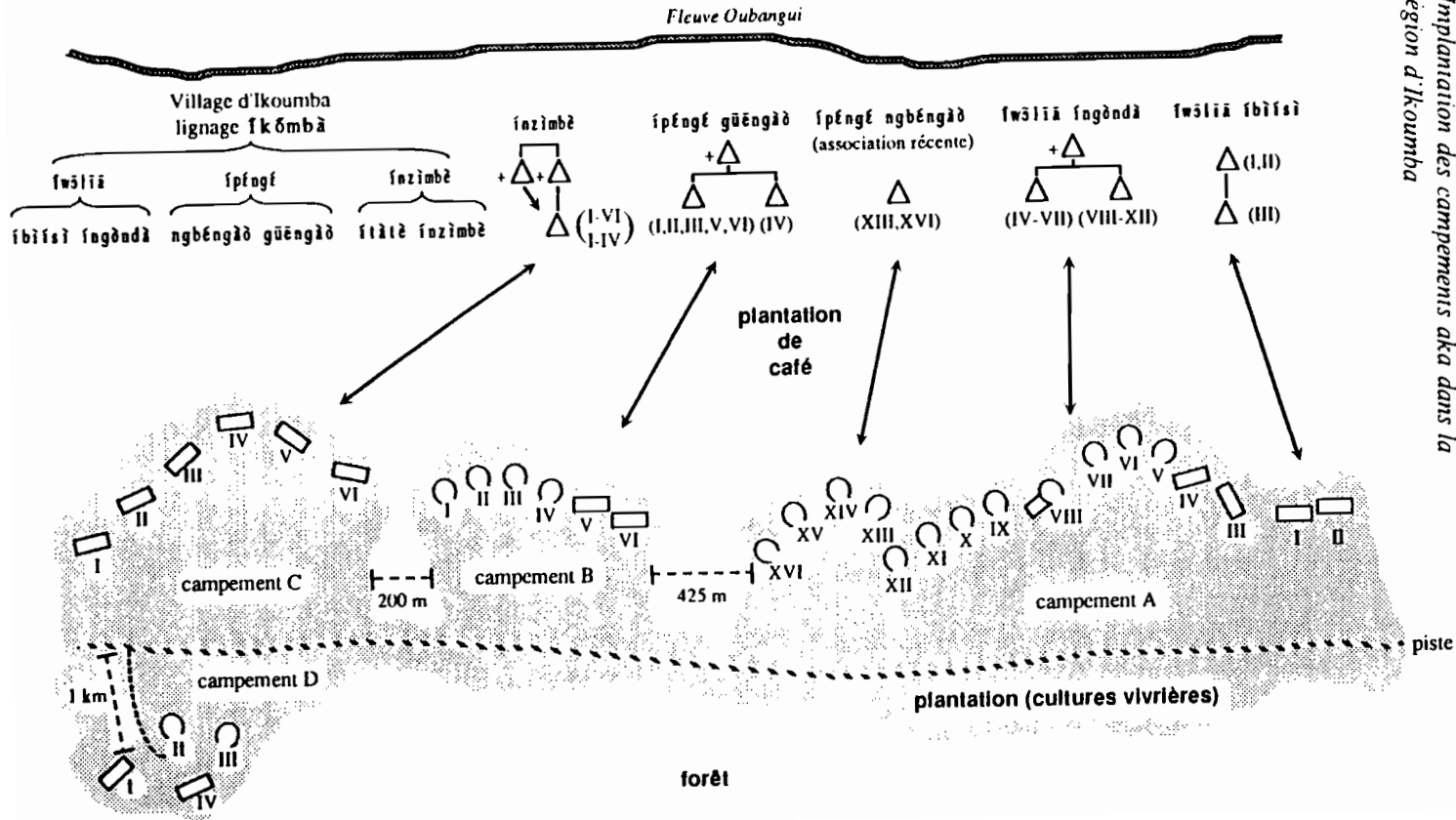
L'inscription des rapports dans un modèle parental apparaît pleinement dans les tentatives d'institutionnalisation de la dépendance. C'est en effet par la transmission héréditaire du contrôle sur les communautés aka que les Grands Noirs s'efforcent de fixer, d'enraciner leur domination. Selon leur conception et leur projet, les rapports entretenus avec les groupes pygmées — et donc avec les individus eux-mêmes — se transmettent en ligne patrilinéaire au sein des lignages au même titre que les biens et pouvoirs dévolus dans l'héritage (armes et outils, monnaies traditionnelles, terres, pouvoirs spirituels et politiques...). Les Grands Noirs concentrent et combinent ainsi reproduction des rapports économiques et sociaux (à travers la transmission des biens matériels et des fonctions) et reproduction des rapports politiques exercés sur les Pygmées. Ces relations transmissibles se nouent entre lignages, segments de lignages de Grands Noirs et groupes locaux (c'est-à-dire campements) aka, chaque entité parentale de l'une des parties étant en relation déterminée avec une entité particulière de l'autre partie.

Cette spécification est illustrée par le schéma ci-joint (Fig. 3) qui présente le tissu des rapports pour le village monzombo d'Ikumba (région de Mongoumba), exemple analogue aux dispositifs habituellement observables. L'implantation des quatre campements à proximité du village correspond à la période d'installation en lisière forestière durant la saison sèche, configuration spatiale qui tend aujourd'hui à perdurer avec les processus de sédentarisation.

Chez certaines populations riveraines de la Sangha —Pomo, Sanga-sanga, Kaka de la région de Bayanga — la coutume du pacte du sang venait même sceller les alliances, les solidarités entre aînés de lignages et aînés aka.

La structuration du rapport d'asservissement nous conduit à revenir sur son poids dans la détermination de la forme la plus collective de coopération

FIG. 2 — Implantation des campements aka dans la région d'Ikoumba



dans le travail, la chasse au filet. En effet, lorsqu'on examine la composition de l'ensemble constitué par les campements qui ont l'habitude de se réunir pour conduire les battues au filet — ensemble que l'on pourrait appeler la « bande » par comparaison à d'autres sociétés de chasseurs-collecteurs —, on s'aperçoit que ce regroupement associe des campements qui peuvent présenter des liens de consanguinité et d'alliance, mais qui, surtout, sont souvent liés aux mêmes communautés familiales de Grands Noirs. Ainsi, les mailles du rapport d'asservissement conditionnent de façon prédominante l'agencement de la forme contemporaine de coopération la plus vaste dans le travail. On constate également que la configuration du « territoire » (au sens de région, zone sans frontières rigoureusement circonscrites) exploitée en commun par un groupe de campements est influencée par le pôle d'établissement des « maîtres » et par l'espace forestier que ceux-ci ont coutume de parcourir. Ceci est particulièrement marqué dans le cas des relations avec les populations d'agro-chasseurs bantou qui menaient traditionnellement une vie semi-nomade partiellement forestière et au contact des Pygmées.

Cependant, l'enracinement des rapports au sein des groupes de parenté signifie-t-il que tout Grand Noir est un « maître » et jouit de la domination sur des Pygmées ?

Le bénéfice d'une telle situation dépend en réalité des positions globales de pouvoir au sein de la société. Ce sont les lignages les plus puissants qui ont principalement capacité à drainer et stabiliser autour d'eux une clientèle pygmée. Ce sont eux qui disposent en nombre des biens matériels nécessaires aux échanges avec leurs dépendants et qui détiennent les rôles d'intermédiaires dans la traite atlantique et le commerce pré-colonial si important pour le développement du rapport d'asservissement. La disposition de la force de travail pygmée vient en retour renforcer leur richesse et leur supériorité.

L'attribution et la transmission, au sein du lignage, des liens avec les Pygmées s'opèrent également selon les rapports de pouvoir qui régissent la vie sociale. L'aîné est le « maître » des Pygmées et peut faire bénéficier de leurs services les cadets qui, à sa mort, hériteront du lien sur la base du droit d'aînesse.

Ce durcissement des liens, ces tentatives de pérenniser le contrôle sur les individus passent par le recours à la violence physique peu pratiquée par contre au sein de la société aka où les conflits se résolvent de préférence au moyen de diverses formes de pression sociale (raillerie, quolibet public...).

Les Grands Noirs, cherchant à imposer leur autorité, infligent fréquemment aux Pygmées des châtiments corporels qui appellent ripostes et rétorsions. Certains dires rapportent même de véritables « chasses aux Pygmées », pratique qui correspondrait parfaitement à leur rejet dans l'univers sauvage de la forêt, mais qui reste somme toute hypothétique. Néanmoins, la violence pouvait aboutir à la mort. C'est ce que nous a confié Mbonzo, vieil aka <sup>3</sup>.bânzé

respecté de la région de Mongoumba, dans ces quelques propos extraits du récit de sa vie qu'il nous a livré<sup>4</sup> :

<sup>4</sup> Recueilli en 1971  
par H. GUILLAUME  
transcrit et traduit  
par J.M.C. THOMAS

«...Dans ce temps-là je travaillais à Loko. Je ne faisais que travailler pour les gens de Loko et ils me traitaient toujours de fainéant. Les Loko me rouaient sans cesse de coups. Ils me donnaient des râclées monumentales.

En ce qui concerne mon père, il en est mort.

Les Loko sont allés attraper mon père. Les Nègres de Loko ont attrapé mon père. Ce sont des Ngbaka qui ont attrapé mon père et l'ont frappé à tour de bras. Ils ont frappé mon père des heures durant, puis ils l'ont délié, lui disant : «Va-t-en! Va en forêt!».

Mon père est venu s'endormir là-dessus. Il s'est endormi comme cela. Pendant deux jours, à la suite des coups reçus, le sang s'est accumulé dans son ventre, puis il s'est mis à faire le sang. Alors mon père mourut.

Les Nègres de Loko ont tué mon père...»

Associant la violence physique aux éléments de domination en leur possession, les Grands Noirs établissent incontestablement un contrôle sur les individus et leur force de travail.

L'aîné distribue aux cadets le bénéfice des chasses et des diverses prestations (ravitaillement en bois, défrichage de nouvelles plantations...) de certains campements, un père peut faire de même vis-à-vis de sa fille mariée dans son voisinage... mais de telles pratiques qui impliquent une certaine disposition des individus n'ont jamais conduit à une désocialisation des Aka, c'est-à-dire à l'instauration d'un état comparable à l'esclavage<sup>5</sup>. L'homme et la femme aka ne sont pas des biens cessibles, des marchandises; ils n'entrent pas, par exemple, dans la composition des dots matrimoniales des Grands Noirs. Ils gardent l'entier choix de leurs alliances matrimoniales. Plusieurs notes les décrivent pourtant comme des esclaves; cette représentation tient certainement à la manière abusive dont les Grands Noirs rendent compte de leur domination, à l'apparence soumise et résignée qu'offrent malicieusement les Pygmées, ainsi qu'au désir, pour certains administrateurs coloniaux, d'aggraver les faits pour mieux légitimer leur «oeuvre civilisatrice» sur laquelle nous reviendrons.

<sup>5</sup>.tambà

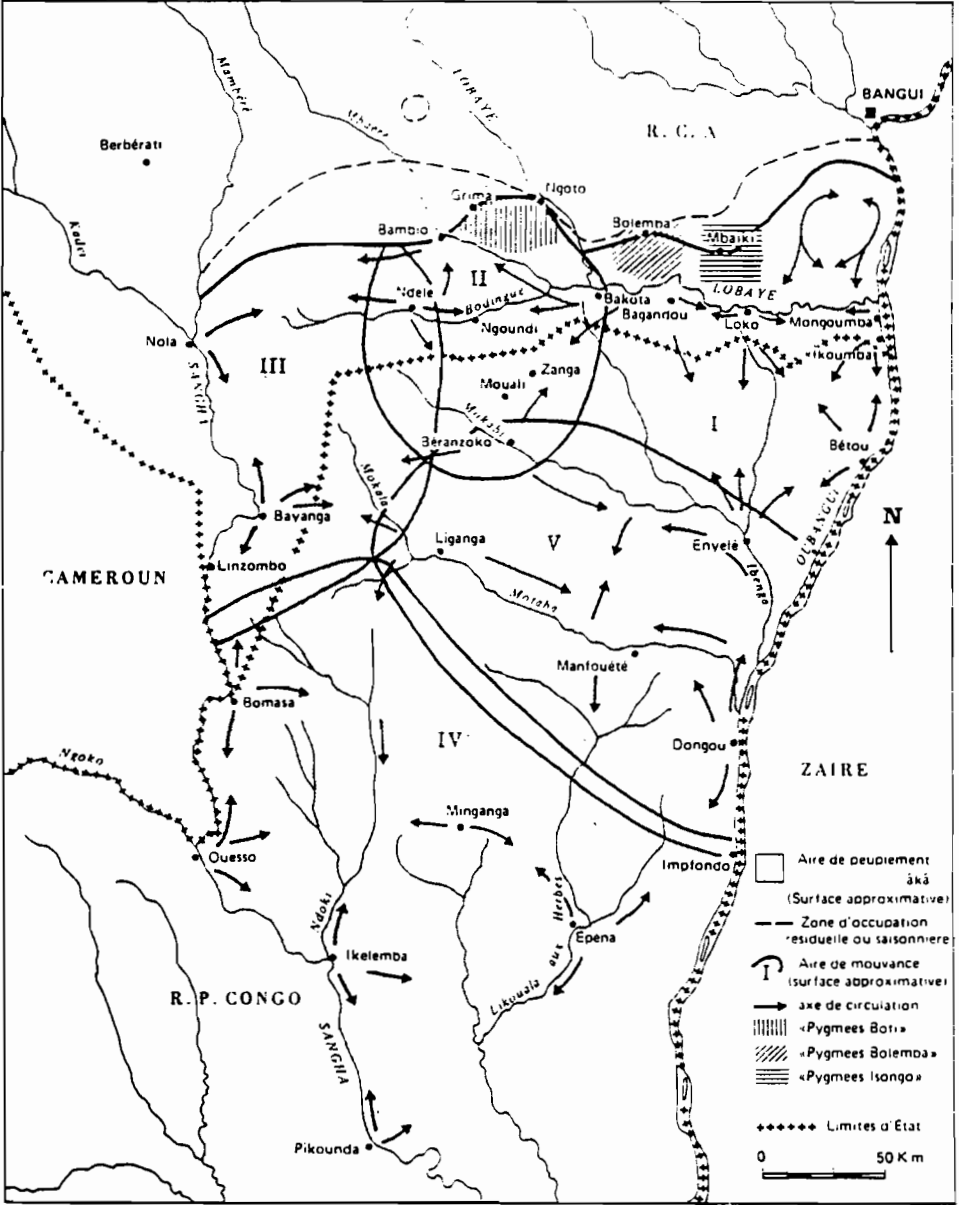
Excepté des cas de dépendance plus extrême ayant existé chez les communautés liées aux Isongo, aux Bofi et aux Bolemba, les Aka n'ont pas connu d'assujettissement complet ou d'intégration collective en tant que cadets dans les lignages de leurs «maîtres» à l'identique de certains groupes pygmées du sud-ouest du Congo au moment de la traite esclavagiste (REY, 1971).

L'asservissement et son institutionnalisation, par le biais de la transmission héréditaire des liens de domination, n'ont jamais totalement abouti et sont restés pour les Grands Noirs un ordre à construire. Malgré la dépendance et diverses vicissitudes, les Aka ont toujours préservé leur liberté et le contrôle de leur vie sociale.

Sur quoi reposent cette liberté et cette marge d'autonomie?



FIG. 3 — Circulation des Aka dans l'interfleuve Oubangi-Sanga



## Contrepouvoirs, mobilité et flexibilité

Des facteurs, d'ordre socio-culturel, mais aussi structurel, peuvent aider à comprendre les fondements de ces entraves à la domination.

Si les Aka sont dépendants d'un point de vue technique et économique, les Grands Noirs le sont tout autant, nous l'avons vu, quant à leur possibilité d'accès au milieu forestier et ses richesses. Même pour les populations d'agro-chasseurs, ce sont les Pygmées qui détiennent les clés de cet univers. Ce monopole se traduit en termes de produits alimentaires et de biens d'échange, mais également de pharmacopées et de pouvoirs rituels et surnaturels. Les connaissances thérapeutiques et les pratiques magico-religieuses, dont les limites se chevauchent souvent, constituent pour les Aka des armes redoutables pour contrecarrer les ambitions de leurs voisins. Ils tirent des ressources forestières, végétales, animales et minérales, des médicaments variés que convoitent les Grands Noirs: nombre de leurs thérapeutes et devins-guérisseurs sont réputés et consultés par ces derniers. Cette position est un moyen pour les Aka de se faire craindre et, d'une certaine manière, respecter.

Détenteurs de savoirs qui conditionnent la santé et le devenir des individus, ils influent aussi à un niveau plus général et collectif — par leurs relations avec le monde surnaturel — sur les capacités de reproduction des communautés de Grands Noirs. L'existence de celles-ci dépend en effet en partie de leur agrégation au milieu forestier qui leur est hostile. Côtoyer, pénétrer et, *a fortiori*, dégrader cette forêt, perçue comme sauvage et peuplée de démons maléfiques, nécessite d'être en bons termes avec les forces invisibles qui l'animent. Pour cela les Grands Noirs doivent totalement s'en remettre aux Pygmées: eux seuls peuvent communiquer avec ces forces et agir pour se les concilier. Le grand rituel de fécondité<sup>1</sup> constitue le temps fort de ces actions symboliques et le moment où l'implication et la dépendance des Grands Noirs est la plus visible. Cette cérémonie rassemble, autour de l'ainé qui officie, de nombreux campements mais aussi les Grands Noirs auxquels ils sont liés, voire d'autres plus étrangers. Les Grands Noirs contribuent à l'apport de nourritures, huile, sel, tabac, alcool et autres biens nécessaires au ravitaillement de l'assemblée et pour les offrandes à l'Esprit supérieur de la forêt. Ils sont partie prenante, sous les ordres des Pygmées, de cette célébration: honorer les puissances surnaturelles de la forêt conditionne pour eux aussi le maintien de rapports harmonieux avec le milieu naturel, source de richesse et de bien-être. Chez certaines populations de Grands Noirs (Pomo, Bomoali, Lino, Bongili, Ngundi, Bomasa, Yasua), l'engagement et l'intérêt vont jusqu'à l'initiation de certains hommes à ce rituel. A l'identique des initiés aka<sup>2</sup>, ces hommes ont accès, durant les cérémonies, à l'espace<sup>3</sup> où s'abrite l'Esprit<sup>4</sup> et accompagnent

<sup>1</sup>.kóndí

<sup>2</sup>.bè mù

<sup>3</sup>.zàngá

<sup>4</sup>.sèkà

celui-ci lorsqu'il sort pour danser devant les profanes en virevoltant sous son habit de raphia.

Les «maîtres» deviennent ici dépendants: à la puissance matérielle, au poids des outils et du commerce, les Aka opposent la force de savoirs écologiques et de pouvoirs spirituels primordiaux pour évoluer dans un environnement dont tous les humains dépendent, quelle que soit leur origine. Nous retrouvons ici toute l'ambivalence du statut des Pygmées.

A ces contre-pouvoirs s'ajoute un facteur fondamental pour expliquer l'inachèvement du rapport d'asservissement: la mobilité.

En parcourant et en exploitant des «territoires» forestiers tout au long de l'année, les Aka occupent, à l'exception de brèves installations en zone de lisière, un espace marginal et incontrôlé par leurs «maîtres». L'acquisition des produits mêmes, attendus par ces derniers, exige cet éloignement et ces déplacements. Les Aka évitent ainsi une emprise directe et permanente et préservent la possibilité ultime d'enrayer un joug devenu trop oppressant: la fuite.

Lorsqu'un «maître» prend l'habitude de recourir à la violence, qu'il est trop exigeant et n'apporte que des contreparties jugées insuffisantes, les Pygmées le quittent. Bien souvent, leur tempérament réellement timide et réservé — accompagné d'une docilité par contre largement feinte — ne laisse en rien présager la rupture. Un jour, à l'aube, en se rendant au campement pour donner ses instructions, le «maître» connaîtra à son détriment l'éphémère de cette installation: les foyers fument, les tisons sont encore rougeoyants, mais les huttes sont vides. «Ses» Pygmées ne reviendront plus visiter le village pour y livrer des cuissots de céphalophes, s'approvisionner en bananes et en sel tout en contant des récits de chasse et en buvant quelques rasades d'alcool de manioc. «Ses» Pygmées sont partis auprès d'un autre «maître». La cessation d'un lien est suivie d'une nouvelle relation nouée ailleurs avec d'autres Grands Noirs, car chacune des communautés a besoin de l'autre.

Ces changements d'allégeance ne sont pas sans créer de conflits entre lignages de Grands Noirs pour qui la force de travail des campements pygmées constitue un atout important de leur puissance. Les Aka jouent d'ailleurs sur ces tensions et cette forme de compétition en faisant toujours peser le danger de la rupture et en se ménageant quelques échanges épisodiques avec des Grands Noirs différents des «maîtres» héréditaires.

Les tentatives d'institutionnalisation du rapport d'asservissement, par son inscription dans les systèmes de transmission lignagers, n'ont jamais abouti à l'étroit contrôle et à la fixation des individus qu'elles portent en germe. Les processus de mobilité et de flexibilité — inhérents aux structures fondamentales de la société aka (GUILLAUME, 1986) — et antagoniques à l'instauration d'un asservissement accompli, n'ont pas été dans leur ensemble sapés. Les campements, formés autour d'agnats, voient leur composition interne rester

instable et la circulation des individus entre unités résidentielles se maintenir; ils continuent à nomadiser, à se regrouper et à se disperser, selon les saisons et les activités; leur mode d'appropriation et d'exploitation de l'espace reste souple et flexible.

On peut remarquer que si ces processus sont contradictoires avec la mise en place d'un assujettissement total, comme le visaient les Grands Noirs, ils n'en sont pas pour autant incompatibles avec l'aggravation de la dépendance. En effet, la mobilité, le flux des individus, que l'on peut facilement constater en visitant régulièrement les campements — des visages disparaissent, remplacés par de nouveaux —, sont régulés par la nécessité de la coopération et du maintien d'une force de travail suffisante au sein de chaque groupe local. Il en est ainsi par exemple, même avec l'extension de la pratique de la dot matrimoniale, pour la durée du service post-marital dans la belle-famille: le moment où le gendre quitte le campement de son beau-père pour regagner son groupe paternel est conditionné par les départs et les arrivées des autres fils et filles dans chacun des campements. Cette régulation garantit donc par là-même aux Grands Noirs la main-d'oeuvre nécessaire à la fourniture des biens et des services qu'ils réclament à leurs dépendants pygmées.

C'est dans le cadre d'un nouveau type de rapport que cette mobilité des Aka, intimement liée à l'univers forestier, va être véritablement remise en cause. Qu'en sera-t-il alors de leur dépendance et de leur liberté?

## L'UTILISATION DE LA FORCE DE TRAVAIL

### L'agriculture prioritaire

La longue période qui vit les populations d'Afrique Centrale condamnées à se détourner des cultures vivrières pour s'adonner aux productions d'exportation, répondre aux réquisitions et s'acquitter de l'impôt, s'accompagna de dramatiques situations de pénurie et de disette.

Devant la gravité des méfaits de ce mode d'exploitation économique et la crise qui touchait les produits d'exportation (ivoire, caoutchouc), une relance de l'agriculture s'imposait pour encourager le commerce, tendance qui pouvait bénéficier aux populations locales. C'est à cet effet que furent implantées, à partir de 1937 en Afrique Equatoriale Française, les Sociétés Indigènes de Prévoyance (S.I.P.) qui avaient principalement pour but de contribuer au développement de l'agriculture ainsi qu'à la conservation et la vente des produits.

Chez les Grands Noirs voisins des Aka, la reprise de l'agriculture, à partir

des années 1945, porte sur des plantes vivrières : manioc, banane et, dans une moindre mesure, maïs, haricot, courge et pomme de terre.

Cependant, la véritable expansion de l'agriculture n'intervient qu'à partir des années 1960 avec l'introduction des cultures commerciales — palmier à huile, tabac, mais surtout café et cacao — qui se généralisent auprès de la plupart des agriculteurs en contact avec les Aka.

Dès lors, les services demandés aux Aka tendent à reposer de moins en moins sur leurs pratiques et leurs savoirs sylvicoles. A leur position de fournisseurs de produits forestiers pour les échanges traditionnels (viande, ivoire, chenilles, feuilles comestibles, plantes médicinales...), puis pour le commerce international (ivoire, peaux, copal, palmistes) — dont l'obtention s'insérait globalement dans leur propre système techno-économique — se substitue un nouvel état. Celui-ci consiste en leur intégration à un milieu technologique et à des activités de production qui leur sont totalement étrangers.

### Déracinement et nouvelle dépendance

Les Aka deviennent une main-d'oeuvre pour l'agriculture. Leurs relations transformées avec les Grands Noirs se fondent sur un nouvel objet — la terre — et passent par l'exploitation directe de leur force de travail.

Le développement des superficies consacrées aux cultures vivrières et aux cultures de rente nécessite des ressources humaines en nombre souvent insuffisant dans les villages touchés par un déficit démographique ancien et alimenté aujourd'hui par l'exode des jeunes vers les lieux de marché du travail : centres urbains (également pour le cycle complet de scolarisation) et exploitations industrielles. Les Aka viennent ainsi renforcer les capacités productives des Grands Noirs. Leur appui est notable, car ils constituent un important potentiel de main-d'oeuvre. Des recensements non administratifs, sérieusement conduits malgré les erreurs inévitables, montrent pour la zone est / sud-est (Ibenga-Motaba, Likouala) que les Aka enregistrés dans la mouvance des villages représentent déjà, en 1950, 27 à 43% de la population selon les districts (HAUSER, 1951).

Les hommes effectuent des travaux d'abattage des arbres et de débroussaillage; les femmes aident aux semis, au sarclage et à la récolte. Tous, y compris les enfants, participent à la récolte du café.

Du système d'échange ancestral : gibier — produits de collecte forestiers / objets forgés — produits agricoles, on glisse vers un système de contreparties : travail / nourriture — objets manufacturés traditionnels et européens — biens de consommation — argent.

Cette évolution qui voit les «maîtres» devenir «patrons» (terme tiré du vocabulaire colonial et utilisé par les deux parties) s'opère bien évidemment au détriment de la vie forestière des Aka. Ce processus général présente, selon les régions et les ethnies de contact, des stades d'avancement plus ou moins marqués. Sur cette véritable palette, les situations graduées dans la transformation des activités de production sont assorties de combinaisons des rapports sociaux liés à la place nouvelle tenue par les Pygmées avec les formes anciennes de dépendance.

Dans les cas de participation minimale des Aka aux travaux agricoles, leur intervention a lieu principalement au début de la saison sèche (décembre-janvier) lors des défrichements des plantations et de la récolte du café. Les campements s'installent alors pour quelques semaines en lisière forestière, à proximité des villages et des plantations. Des incursions régulières en forêt permettent de s'approvisionner en viande et produits de collecte. Une fois les prestations achevées, les campements regagnent le sous-bois pour reprendre leur nomadisation; certains de leurs membres reviendront de temps en temps au village pour échanger des produits et effectuer à l'occasion quelques travaux (coupe de bois, portage, aide pour la construction des cases...) qui leur permettront d'acquérir un bien recherché. Cependant, dans le cas notamment des anciens agro-chasseurs, ce sont les Grands Noirs — hommes et femmes — qui visitent également les Pygmées dans leurs camps de forêt. Ces visites peuvent se dérouler sur une seule journée, mais aussi durer plus longtemps: l'installation en bordure des camps est alors sommaire, se réduisant souvent à des nattes posées à même le sol et à des claies de boucanage. D'autres fois, des rendez-vous peuvent être fixés en un lieu du sentier conduisant du village au campement, mais la fondamentale flexibilité des Pygmées rend ce genre de solution extrêmement hasardeux pour les Grands Noirs!

Ce mode de vie à dominante encore largement forestière est mené en plusieurs points du pays aka, comme la région de Kenga en Lobaye et de Ndélé au sud de la Bodingué, où les Ngando et les Banda réclament essentiellement aux Pygmées du gibier qu'ils écoulent ensuite vers les centres urbains et les grandes exploitations forestières et caféières employant de nombreux travailleurs.

Ailleurs, et de manière variable selon les campements d'une même zone, la période d'installation à l'orée de la forêt s'allonge. Elle tend à se généraliser à la majeure partie de la saison sèche, le cycle annuel étant alors divisé en deux périodes, l'une de plus en plus déterminée par les activités économiques des Grands Noirs, l'autre reposant sur des bases plus traditionnelles et forestières (saison des pluies). La saison sèche est alors entrecoupée d'incursions en forêt, plus ou moins longues et fréquentes, pour chasser, collecter le miel ou pêcher en marigot. Cependant, le point d'attache durant cette époque de

l'année devient le campement de lisière. On observe d'ailleurs souvent une séparation momentanée des effectifs, certains individus seulement partant en forêt, les autres restant à proximité des villages pour y travailler.

Un seuil plus radical dans la désagrégation du mode de vie est atteint lorsque les campements ne s'établissent plus en forêt que pour quelques semaines durant une partie de la saison des pluies afin de collecter les chenilles (août-septembre). Cette activité est aujourd'hui le dernier lien avec l'existence forestière, l'unique moment où les campements en voie de sédentarisation séjournent dans le sous-bois, partageant d'ailleurs avec certains Grands Noirs, qui s'installent dans des campements communs ou voisins, ce qui est vécu comme une ultime «cure». Le reste des incursions forestières consiste en courtes chasses et collectes qui voient le retour des individus avant le coucher du soleil. Dès lors, hommes et femmes s'engagent quasi quotidiennement sur le chemin qui mène à quelques centaines de mètres, tout au plus 2-3 km, aux plantations et au village.

L'extrême survient avec la fixation totale des campements et, par conséquence, des parcours en forêt réduits à une seule journée. Nous reviendrons plus loin sur la sédentarisation, qui progresse un peu partout depuis les années 1975, et ses causes qui ne se réduisent pas à la seule expansion de l'agriculture.

Quels contenus, quelles formes prennent les rapports de dépendance dans le cadre de cette attraction croissante des pôles villageois, de cette dissolution plus ou moins engagée des liens des Aka avec leur univers forestier?

L'insertion des Aka dans la production agricole de leurs voisins s'opère à travers l'éclatement des réseaux du rapport d'asservissement. Avec l'agriculture de rente et la naissante appropriation privée du sol, les structures lignagères ne canalisent plus exclusivement les liens de dépendance. Les Aka travaillent plutôt sur les plantations de leurs «maîtres», qui restent les interlocuteurs privilégiés, mais tout Grand Noir devient un «patron» ou un client potentiel, ce qui n'est pas sans créer des tensions.

Cette dualité dans l'éventail des partenaires correspond à celle de leurs propres activités partagées entre l'exploitation des ressources forestières et l'agriculture vivrière et commerciale. On la retrouve également dans la nature des contreparties à leur travail. Les produits de la collecte féminine (feuilles comestibles, champignons...) continuent à être échangés contre des produits agricoles, du sel, de l'huile de palme... De même pour la viande de chasse qui est échangée contre du manioc principalement et des objets manufacturés traditionnels. En revanche, les travaux agricoles sont rétribués avec le nouvel équivalent: l'argent. Celui-ci est surtout reçu pour les prestations sur les champs de café et de cacao en tant que véritable salaire, accompagné de la fourniture d'un peu de nourriture —manioc, bananes, épis de maïs—. L'argent entre également dans les rétributions pour les travaux sur les

plantations vivrières, mais de manière plus limitée, en complément des contreparties traditionnelles: fers de hache, couteaux, marmites, produits agricoles... Son utilisation grandissante commence à toucher aussi l'acquisition de gibier, mais essentiellement celui tué au fusil, nouvelle forme de chasse à caractère individuel et commercial et commanditée par les Grands Noirs qui confient les armes aux chasseurs pygmées.

Cette diversification des relations permet-elle aux Aka de s'émanciper, de se dégager davantage de l'emprise qu'ils subissent?

Certainement pas, car non dégagés en réalité de leur ancienne dépendance sociale et économique, ils vivent déjà celle des journaliers agricoles qu'ils sont en train de devenir. Le centre de gravité que représente de plus en plus le pôle villageois et les contraintes propres au travail de la terre entraînent une réduction de leur mobilité spatiale et de leur flexibilité dont on a vu qu'elles avaient jusqu'à présent constitué l'entrave fondamentale à leur assujettissement total.

Par leurs villégiatures croissantes sur l'espace agricole, les Aka sont «à portée de main» de leurs «patrons» et tendent à devenir une main-d'oeuvre corvéable à volonté.

Les Grands Noirs — hommes et femmes — visitent quotidiennement les campements voisins, la plupart du temps pour réclamer des prestations ou se plaindre de travaux mal ou pas effectués, car la malléabilité et la docilité apparentes des Pygmées perdurent; bien souvent, un ordre ne sera pas refusé, mais ne sera pas non plus exécuté! Il s'ensuit une multiplication des disputes et l'atmosphère ambiante des campements est à l'opposé de la quiétude régnant dans les camps de forêt.

Les avantages retirés par les Grands Noirs sont les plus importants dans l'utilisation de la force de travail pygmée sur les plantations, notamment pour les cultures commerciales régies par les critères nouveaux de rentabilité et de profit. En 1982, dans la région de Ouesso par exemple, le travail d'un homme durant un mois sur une plantation était payé environ 4.000 à 5.000 CFA (plus un peu de nourriture), alors que le salaire mensuel moyen d'un manoeuvre temporaire sans qualification était de 15.000 à 20.000 CFA dans une entreprise forestière ou une plantation industrielle (24.000 CFA dans l'administration). L'exploitation est moins forte dans le cadre de la fourniture de produits forestiers et notamment lorsque les Pygmées apportent eux-mêmes, dans les villages, la viande de chasse. Une pratique, observée en 1979 dans la région de Mongoumba, mais qui doit sans doute exister ailleurs, illustre la recherche du gain par les Grands Noirs et leurs artifices pour tromper les Pygmées inavertis face à de tels abus: des pièces de 25 CFA, récemment mises en circulation et flambant neuves, étaient données par des agriculteurs comme valant 100 CFA lors des paiements de salaires!

Parallèlement à la demande de produits forestiers, le recours à la force de



travail pygmée déborde de la seule production agricole. Les Aka peuvent intervenir dans d'autres secteurs économiques : pêche chez les Monzombo, artisanat, portage, construction de l'habitat, activités domestiques — puisage de l'eau, travaux d'entretien, préparation de la cuisine —.

Les Grands Noirs élargissent et affermissent également leur pression en développant le système du crédit qui lie les Pygmées et les rend redevables de leurs créanciers. Leur position est favorisée par le faible réseau de marchés sur lesquels les Aka pourraient directement s'approvisionner, ainsi que sur la force des habitudes d'exclusion de ces derniers des fonctions et des lieux de négoce. Généralement, l'argent reçu est directement retourné à ceux qui l'ont versé. Les « patrons » se constituent dans leurs cases quelques menues réserves de cigarettes, allumettes, savon, tissu — voire de conserves de sardines, que les Pygmées viennent acheter au village en plus des produits agricoles et de l'alcool de manioc ou de maïs —.

La domination actuelle des Grands Noirs est fondée, comme autrefois, sur le développement technologique, le contrôle des échanges et une idéologie de la supériorité, mais aussi sur le monopole des productions dont dépendent de plus en plus les Aka, ce qui fragilise leur propre maîtrise de leur avenir.

Dans les situations prononcées de recul de la vie forestière, les produits d'origine agricole ne sont plus un simple appoint et entrent en proportion importante dans leur alimentation; un état de dépendance alimentaire peut alors émerger. C'est qu'en effet, les Aka passent à l'agriculture sans accéder à une production autonome. Très peu, nous y reviendrons, ont leurs propres plantations. Ce blocage s'explique par le fossé existant entre les conditions structurelles du mode de subsistance fondé sur la chasse-collecte et celles de l'agriculture (GUILLAUME, 1986).

Il est difficile pour un Pygmée — habitué à parcourir et prospecter un vaste « territoire », à prélever des produits spontanés et sauvages, à conduire des opérations indépendantes les unes des autres et dont le résultat est immédiat — de s'attacher à un périmètre de sol, de transformer la nature à travers des actions continues et dont les bénéfices sont différés, de constituer des réserves. A ce handicap vient s'ajouter le barrage des Grands Noirs qui, inquiets de perdre leur monopole, découragent et sabotent fréquemment toute initiative : la propreté des parcelles est revendiquée, les plants sont arrachés...

De telles obstructions apparaissent dès les premières tentatives, dans les années 1950, qui firent généralement long feu pour ne reprendre qu'environ vingt-cinq ans plus tard :

«...Des plantations ont été faites dans le district d'Epena sur l'initiative de L. DUSSAUD, mais comme les Babinga n'avaient affaire à lui directement qu'une fois par an et aux patrons le reste du temps, il va sans dire que l'influence de ceux-ci a prévalu : les Noirs ont persuadé les Babinga de l'inutilité de leur effort parce qu'ils étaient des Babinga alors qu'en réalité les cultures se développaient mal parce

qu'elles étaient faites parfois sur des sols peu fertiles, en mauvaise saison souvent et maladroitement, sans l'aide de l'outillage nécessaire...»  
(HAUSER, 1951)

### **Mutations techno-économiques et processus d'individualisation**

La mise en place des nouveaux rapports de dépendance, sous la poussée de l'agriculturisation, s'accompagne, pour les Aka, de changements en cours touchant principalement l'utilisation de l'espace, les techniques de production et la manière dont les individus s'organisent pour les mettre en œuvre, les besoins et les valeurs. Certains de ces phénomènes ont été en partie mentionnés pour la zone méridionale du pays aka (DEMESSE, 1978).

Nous avons vu que l'insertion dans les activités de production des Grands Noirs avait pour corollaire la régression du nomadisme. La chasse et la collecte se pratiquent de plus en plus sur des durées réduites, à partir des campements de base établis à hauteur des villages et non plus des camps temporaires de forêt que l'on déplace régulièrement. Les surfaces exploitées sont par là même de plus en plus restreintes; aux grandes expéditions de chasse se substituent des incursions forestières plus limitées dans le temps et l'espace. Il en est de même pour la collecte qui est menée dans un court rayon à partir du camp de base.

Il s'ensuit une raréfaction des ressources naturelles et une baisse d'efficacité des activités de prédation. La faune est en net recul dans les sous-bois les plus fréquemment fouillés. Le gros gibier, comme l'éléphant, le Bongo, le potamo-chère, se fait rare et subsiste loin en forêt. Les captures les plus courantes sont des céphalophes et autres petits gibiers: athérure, mangoustes, genettes, rats, écureuils...

Ces modifications du milieu animal et des activités cynégétiques en général (réduction du nombre des participants, brièveté des opérations) s'accompagnent d'une évolution des techniques de chasse les plus usuelles: les techniques collectives tendent à régresser au profit de techniques plus individuelles. Il en est ainsi des expéditions de poursuite à la sagaie et des grandes battues au filet dont la conduite en saison sèche coïncide avec le moment où les besoins en main-d'oeuvre pour l'agriculture sont les plus pressants. Elles laissent petit à petit la place au déploiement de filets moins nombreux, aux petites chasses-poursuites menées en famille ou à 2-3 hommes avec l'aide éventuelle de chiens, à la pose du filet-bourse, au piégeage et à la chasse au fusil.

C'est l'un des soubassements de la société aka qui se trouve ici sapé: la

coopération — notamment dans sa forme la plus vaste constituée par la chasse au filet —. Dans les cas de sédentarisation, le service post-marital est parfois totalement remplacé par la remise de la dot matrimoniale dont la pratique est désormais généralisée. La polygamie se répand.

Un processus d'individualisation de la vie sociale et économique, bien qu'embryonnaire, est néanmoins enclenché. Il est symbolisé par l'introduction en cours de l'argent, son utilisation individuelle, et l'intérêt manifesté pour les valeurs et les besoins attachés à l'économie marchande.

A la différence du rapport d'asservissement, le rapport fondé sur l'utilisation directe de la force de travail fait basculer les Aka dans un mouvement de rupture, de réelle déstructuration de leur mode de vie.

Avant d'en observer les développements les plus récents, opérons un bref retour en arrière pour relater certaines interventions extérieures qui ont interféré dans l'évolution des relations entre Aka et Grands Noirs.

## 2. LA POLITIQUE COLONIALE FRANÇAISE

C'est vers 1930 que les Aka commencent à être l'objet de toute l'attention des administrateurs coloniaux. Ceux-ci les perçoivent comme des êtres «arriérés», «frustes», menant une vie «errante» et «vagabonde» à la recherche de subsistances, mais ils ne sont pas jugés comme des éléments dangereux car ils se révèlent «naïfs» et d'un naturel «doux» et «paisible». Ils reflètent plutôt l'image du bon sauvage.

Ils méritent donc et nécessitent l'«oeuvre civilisatrice» des colonisateurs, d'autant plus que ces derniers les considèrent généralement comme de véritables esclaves des Grands Noirs. L'entreprise de colonisation répond ainsi au modèle hautement humanitaire de les libérer de l'assujettissement absolu dans lequel ils seraient maintenus par leurs voisins. Cette noble mission est néanmoins soustendue par l'habituelle vision dévalorisatrice du mode de vie nomade (vagabondage, prédation, parasitisme social) et le principe inhérent à l'autorité étatique de l'indispensable contrôle strict des individus. L'objectif recherché est finalement d'extraire les Aka du joug de leurs «maîtres» pour les placer sous l'emprise directe de l'administration coloniale, ceci avec un double intérêt :

- affaiblir pour contrôler effectivement les Grands Noirs dont les résistances et les mouvements de révolte avaient jalonné la décennie précédente (la rébellion du Kongowara ne remonte qu'à 1929);
- engager pleinement les Pygmées dans «l'oeuvre de production» visant à la «mise en valeur de la Colonie».

La contribution des Aka est en effet importante pour l'exploitation de ces régions forestières faiblement peuplées mais cible, comme nous l'avons vu, d'une ponction effrénée, d'une «économie de pillage» des richesses naturelles. Le manque de main-d'oeuvre est aggravé par les méfaits du régime concessionnaire et des réquisitions de l'administration (exode, malnutrition, forte mortalité), ainsi que par l'essor de la maladie du sommeil, favorisé par les exodes et déplacements de travailleurs.

Compte tenu du tempérament «timide et craintif» des Pygmées — toujours susceptibles de fuir en forêt ou vers les colonies belge et allemande voisines —, mais aussi pour éviter de brusquer une évolution risquant d'entraîner la résistance des Grands Noirs et l'instauration d'une situation chaotique difficilement maîtrisable, le projet conçu vers 1930 à l'égard des Aka revêt la forme d'une politique de «prudence».

«...La question d'obstruction des patrons est fort naturelle. Ces derniers se doutent bien qu'un jour, les Babingas arriveront à s'émanciper et ils cherchent naturellement à retarder cette échéance. Les sédentaires sont héritiers de ces peuplades, des liens séculaires les unissent, l'un ne peut se passer de l'autre et brusquer cet état de chose pourrait entraîner des répercussions politiques et économiques dans la région. La première étape à franchir consiste uniquement à mettre le Babinga en confiance...»

(CASAMATTA, 1937a)

«...L'oeuvre d'attraction entreprise devra être poursuivie. Il faut dans ce domaine beaucoup de doigté et de patience pour ne pas effaroucher ces pauvres gens aux yeux de qui les indigènes sédentaires ont souvent tenté de nous faire passer pour l'ogre de la fable...»

(LARMINAT, 1936)

Cette politique par étape est dite d'«apprivoisement». Elle consiste à rassurer les Pygmées, à les attirer à l'aide de cadeaux identiques aux biens obtenus auprès des «maîtres» (fer, sel, tabac...) et en leur faisant prendre conscience des avantages présentés par les soins médicaux. Ainsi s'habitueront-ils au contact des administrateurs et verront-ils tout l'intérêt de traiter directement avec les Blancs en se dégageant de leurs intermédiaires traditionnels. Les actions entreprises doivent être empreintes de «douceur», «ménagement», «bienveillance», «sollicitude», «tact», «circonspection», «patience».

Au fur et à mesure de l'«apprivoisement» se développe une opération de «stabilisation». Mise en oeuvre auprès des autres populations depuis 1915, elle consiste en un regroupement de l'habitat le long des axes de communication afin de mieux contrôler les individus (recensement, perception de l'impôt, organisation de marchés hebdomadaires, recrutement de travailleurs...). A leur tour, les Aka sont incités à s'établir en villages au bord des pistes, à entreprendre des plantations et à vendre directement leurs produits sur les marchés ou aux factoreries. Les Grands Noirs seraient ainsi court-circuités dans le monopole qu'ils exercent sur les échanges et la production agricole.

mais en vertu de la prudence préconisée, les Pygmées ne sont pas immédiatement soumis, lors de cette seconde étape, aux obligations que leurs voisins durent d'emblée remplir.

«Point n'est besoin d'exiger du Babinga qu'il habite continuellement le village qu'il a construit : les vieux et les malades qu'il y laissera seront déjà un jalon de retour certain.

L'essentiel, pour le moment, c'est de l'initier à ce commencement de vie sédentaire. Par la suite et à assez longue échéance, il en arrivera de lui-même à apprécier sa case, sa plantation et voudra imiter le sédentaire.»

(CASAMATTA, 1937a)

Progression sagement calculée, véritable itinéraire initiatique dont l'aboutissement est l'intégration complète des Aka au système colonial. Car c'est bien là l'objectif final de cette politique par étapes, clairement affiché dans les recommandations faites en 1934 par le Gouverneur Général de l'Afrique Equatoriale Française aux chefs de circonscription :

«...Le recensement a pour ces êtres primitifs la valeur d'une soumission et à la fois d'une intégration : son importance, j'en suis persuadé, ne vous échappe pas...

Pour arriver à ces fins, comme pour tout ce qui les touche, je vous conseille d'agir avec la plus grande diplomatie, beaucoup de modération et de bienveillance, car une fausse manoeuvre suffirait à les éloigner de nous pour longtemps. Maintenez avec eux un contact aussi étroit et ouvert que possible, protégez-les contre leurs anciens maîtres, qui les exploitent et dont ils sont las, fixez-les en leur faisant construire des villages dans des emplacements sains et en leur demandant d'y créer des plantations suffisant à leurs besoins.

Un meilleur confort, une indépendance nouvelle ainsi trouvée, l'assurance des soins médicaux et de notre protection suffiront sous peu à les acclimater et à leur faire oublier leurs instincts de nomades primitifs de la forêt.

C'est seulement plus tard, lorsqu'ils seront habitués à nous et à nos institutions, dont ils auront profité et dont ils tiendront à jouir encore, que nous pourrons faire tomber sur eux le poids de l'impôt et de l'obligation prestataire. Ainsi vous ne devez pas inscrire sur les rôles d'impôts, avant une période de cinq ans, ceux que vous aurez recensés (...).»

Dans l'esprit de certains, il doit même s'agir d'une intégration à la société coloniale par un plan de métissage qui renforcera les capacités physiques des Pygmées... et, peut-être en sous-entendu, les rendra plus aptes à l'effort de production!

«...Y a-t-il lieu d'envisager la conservation de la pureté de la race babinga? Je ne le pense pas. A mon avis, je crois que nous devons au contraire favoriser le métissage. La véritable solution après l'approvisionnement devra être le métissage, de façon à obtenir des sujets robustes dans le genre des Babolés de la Moyenne-Likouala... Par elle-même, la race Babinga ne vaut rien et nous ne devons pas trop nous illusionner sur son avenir...»

(CASAMATTA, 1937b)

Le programme de «stabilisation», ce qui signifie «sédentarisation», est engagé de manière variable selon le degré d'implantation administrative

régionale. Les marques d'une évolution du mode de vie des Aka et de leur émancipation de l'emprise des Grands Noirs tiennent souvent à la volonté et à la détermination personnelle de certains administrateurs et agents coloniaux. Il en est ainsi dans la Likouala et l'Ibenga-Motaba où l'agent sanitaire Dussaud se consacre avec conviction et persévérance à sa mission.

En 1933, des Aka de la zone d'Epena, sont déjà recensés, fixés et payent l'impôt, ce qui conduit l'administration à les citer en exemple. Certains, dans l'Ibenga-Motaba, font l'objet vers 1936 de quelques recensements très fragmentaires. Ils participent à l'exploitation du copal et des palmistes (jusqu'à 50% semble-t-il de la production à Dongou) et commencent à écouler leurs produits sans passer par les Grands Noirs. Certains s'installent à proximité des pistes, assurent quelques travaux de voirie aux abords de leurs implantations, se mettent à cultiver (manioc, maïs, banane) et à être employés dans des plantations d'hévéa et les huileries. Des villages administratifs pygmées, avec leurs propres chefs de terre, sont créés. Si les Aka sont sans aucun doute touchés par l'économie coloniale, il semble que la politique de stabilisation ne concerne qu'une minorité d'entre eux et n'intervienne principalement que dans la zone riveraine de l'Oubangui.

En Lobaye, sa mise en oeuvre paraît encore plus limitée. Des campements s'établissent en bordure des pistes, mais ce n'est qu'en 1943 que les Aka des districts de Mbaïki et de Boda font l'objet d'un recensement partiel, tandis que ceux de Mongoumba ne sont pas touchés par cette première investigation. Ils fournissent de la viande de chasse en la vendant parfois directement sur les marchés et leur apport est essentiel vu les grandes difficultés de ravitaillement de la main-d'oeuvre.

Si l'amorce d'une profonde évolution semble avoir lieu chez quelques groupes des régions de Bétou, Dongou, qui accèdent en même temps à une certaine indépendance économique, il apparaît que, dans l'ensemble, la politique d'«apprivoisement» a été éphémère et ses résultats contraires à l'objectif poursuivi.

L'administration coloniale impulse l'expansion de l'agriculture, favorise l'accroissement de la production des Aka destinée au commerce, mais ne donne que très rarement à ces derniers les moyens de contrôler leur ouverture accélérée sur le monde extérieur. Elle met en place le cadre du développement des rapports fondés sur l'exploitation directe de la force de travail. L'entreprise coloniale et la politique d'«émancipation» engendrent, dans la plupart des cas, les nouvelles formes de dépendance des Aka.

### 3. L'INSERTION DANS LES ÉTATS CONTEMPORAINS

A la suite du plan d'«apprivoisement», le processus de dépendance se développe durant une trentaine d'années sans intervention extérieure directe. Ce n'est qu'à partir des années 1975 que les autorités des nouveaux États indépendants (R.C.A., Congo-Brazzaville, devenu République Populaire du Congo) manifestent leur position et engagent quelques actions à l'égard des Aka.

Durant ce long intervalle, l'évolution du mode de vie de ces derniers passe essentiellement par leurs rapports avec les Grands Noirs qui accaparent leur force de travail pour les besoins de l'agriculture. Ce mouvement de déstructuration de l'économie forestière de chasse-collecte est, comme nous l'avons vu, partout amorcé mais à des degrés sensiblement variables. Dans les cas les plus avancés, il débouche sur la sédentarisation dont la force d'acculturation est symbolisée par l'apparition de cases en pisé sur le modèle villageois, mais de taille plus réduite. Les campements qui ont ainsi «franchi le pas» possèdent quelques plantations vivrières de manioc et de banane, mais leur production est extrêmement limitée. Leurs propriétaires restent une main-d'oeuvre sous-payée et exploitée sur les champs des Grands Noirs.

En dépit de l'accès à quelques possibilités nouvelles, sur lesquelles nous reviendrons, et de l'affaiblissement des anciens liens sociaux et politiques avec les «maîtres», ce mode de sédentarisation s'accompagne généralement d'un état de dépendance économique pouvant aller jusqu'à une dépendance dans les capacités de production alimentaire. Avec le recul et la baisse d'efficacité des activités forestières, combinés à l'inexistence ou la stagnation de leur production agricole, les campements subviennent de moins en moins à leurs besoins à travers des activités propres. Au Congo, dans la région de Sibiti chez les Pygmées Babongo voisins des Aka, cette dépendance alimentaire se traduit maintenant par l'apparition d'un produit de substitution: le poisson fumé (local et importé de Pointe-Noire) qui, obtenu chez les Grands Noirs ou sur les marchés, vient pallier le manque de viande de chasse.

Conjointement à la transformation des rapports avec les Grands Noirs, une autre voie au recul de la mobilité puis à la sédentarisation est constituée par l'attraction des entreprises industrielles dont la multiplication ressort des projets économiques mis en oeuvre par les États (*La forêt congolaise*, 1981). Ces entreprises sont de grandes plantations de café et de cacao, des exploitations forestières et des huileries. Elles sont implantées tout le long de la lisière forestière et plus fortement en Lobaye et dans la Sangha (régions de Nola-Bayanga et de Ouesso).

Des Aka commencent à s'engager dans ces entreprises, à se fixer à leur proximité et à connaître une véritable condition de salariés.

Ils y occupent habituellement des emplois non qualifiés. Dans les huileries, il s'agit de travaux dans les palmeraies : débroussaillage, nettoyage et parfois élagage, récolte des régimes. Quelques femmes y participent.

Il en est de même dans les exploitations forestières, mais les fonctions remplies font appel à leur connaissance du milieu forestier. La plupart sont employés à la prospection et au comptage, quelques-uns à l'abattage et au tronçonnage, mais comme aides chargés principalement de porter le matériel et les nourrices de carburant pour les scies mécaniques (quelques cas rarissimes existent de Pygmées occupant des postes plus qualifiés dans les scieries). Les équipes font des séjours d'environ trois semaines sur les lieux d'exploitation et il est à noter qu'à la différence des autres travailleurs, les salariés aka partent en forêt accompagnés de leurs familles. Les femmes, qui peuvent par ailleurs posséder de petites plantations, en profitent pour effectuer des collectes, les hommes pour chasser au fusil et au piège en dehors des heures de travail. Autre originalité : dans certaines sociétés, c'est la Direction qui prévoit et fournit aux Pygmées le manioc nécessaire pour les séjours en forêt, l'équivalent étant retranché de leurs paies.

Le salariat dans les entreprises industrielles constitue pour les Aka un moyen de sortir des circuits économiques contrôlés par les Grands Noirs et d'accéder à des revenus monétaires supérieurs à ceux reçus de ces derniers, mais cette condition représente une rupture radicale par rapport à leur mode de vie. L'un des signes en est d'ailleurs le taux d'absentéisme extrêmement élevé de la main-d'oeuvre aka. Comme pour le passage à l'agriculture, ce phénomène renvoie à l'antagonisme entre la nature du mode de subsistance de chasse-collecte et celle du travail salarié où le résultat de l'effort n'est matérialisé qu'après l'écoulement d'un certain laps de temps : pourquoi et comment attendre la fin du mois pour recevoir le salaire de travaux quotidiens ?

Ces tendances à la sédentarisation et au développement du salariat sont soutenues aujourd'hui par les pouvoirs publics. Elles correspondent parfaitement à leurs perspectives qui combinent les ancestrales représentations idéologiques dévalorisantes des Grands Noirs à l'égard des Pygmées avec la volonté étatique d'exercer un étroit contrôle sur les individus, contrôle incompatible avec l'existence nomade et qui tend à se doubler d'un processus d'uniformisation culturelle. Les actions véritables sont encore ponctuelles comme cette tentative de création d'une « école d'intégration pygmée » en 1977 dans la région de Mongoumba. Certaines des initiatives de missions religieuses confortent ces visées intégrationnistes et assimilatrices qui sont diversement exposées (MANCKASA, 1973).

De nouveaux besoins naissent ainsi que de nouvelles valeurs. Quelques



enfants commencent à être scolarisés: quelques parents osent fréquenter les marchés et les boutiques des commerçants pour acheter individuellement outils, cigarettes, allumettes, savon, vêtements ou bijoux de pacotille. Certains se rendent dans les dispensaires pour se faire soigner. Leurs attitudes sur ces espaces nouveaux illustrent d'ailleurs leur marginalité traditionnelle et leur mise à l'écart par les Grands Noirs: ils se tiennent, étonnés et timides, par petits groupes légèrement en marge du reste de l'assistance.

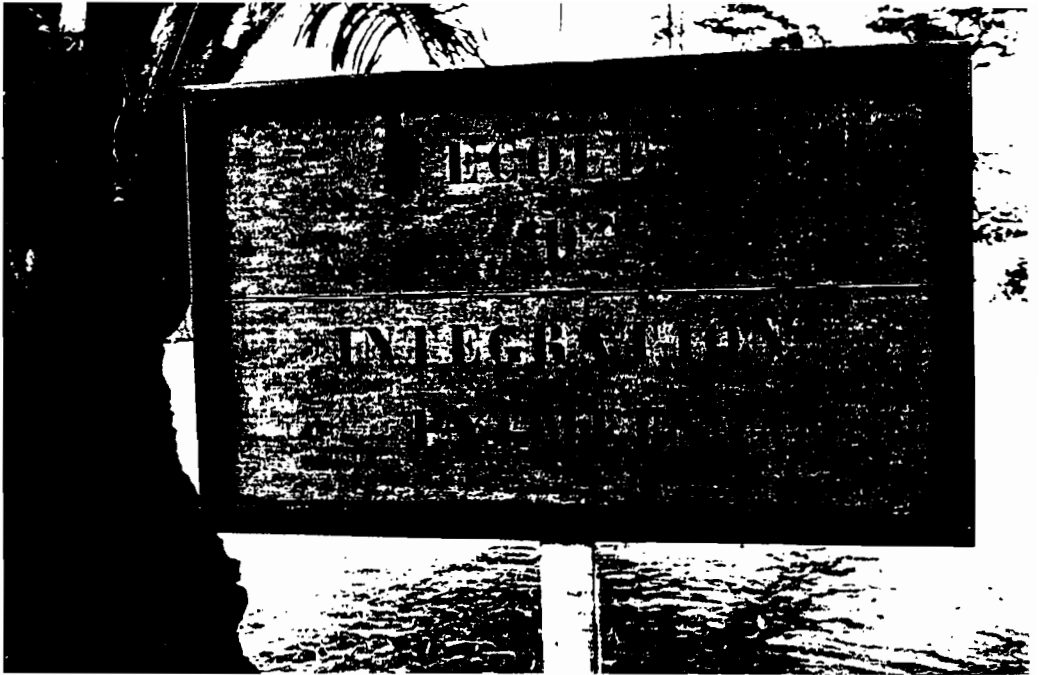
Cependant, cet accès à des circuits commerciaux et des services jusqu'alors impossible se déroule dans de telles conditions que les Aka se trouvent souvent confrontés à un état de transplantation, de déracinement complet qui donne lieu, entre autres, à une forte progression de la consommation d'alcool local et importé (bière, vin rouge).

Dans les situations les plus avancées de désagrégation de leur vie forestière, les Aka ajoutent à leur statut traditionnel de «sous-hommes» celui d'un sous-prolétariat qui intègre les communautés nationales par le niveau le plus bas (GUILLAUME, 1982). Ils sont également objets de folklore et constituent dans des projets de développement touristique en R.C.A. l'attrait majeur de la zone sud du pays, à l'identique des réserves de faune de la zone nord! (FÉGER, 1968).

Devant cet engrenage, quelques campements installés à proximité des villages se sont déplacés ces dernières années pour s'installer à l'orée de la forêt, hors de l'espace agricole, et y entreprendre leurs propres plantations.

De telles initiatives ne seraient-elles pas de bons indicateurs pour l'avenir? Car il apparaît, dans l'ensemble du pays aka, que c'est dans le cadre du maintien d'activités forestières équilibrées, combiné à une petite agriculture vivrière, que les campements s'engagent sur la voie d'une libération des rapports de domination et d'une indépendance économique.

La situation des Aka est indissociable des contextes sociaux et économiques régionaux dans lesquels ils sont insérés, notamment des programmes de quadrillage et d'exploitation du bloc forestier qui s'accélèrent aujourd'hui (8,5 millions d'hectares exploitables dans le Nord-Congo). «Gens de la forêt», leur devenir est inéluctablement lié à cet environnement qu'ils parcourent et savent utiliser depuis des millénaires. Accorder un avenir équilibré aux Aka ne symbolise-t-il pas tout simplement l'enjeu que constitue pour les Etats la saine gestion de leurs immenses richesses forestières?



## COMPLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Une bibliographie assez complète concernant les Pygmées des confins du Cameroun, de la Centrafrique et du Congo, ainsi que les différentes ethnies de Grands Noirs avec lesquels ils sont en relation, figure déjà dans le fascicule 1 de ce Premier Livre (1. Introduction à l'Encyclopédie, 1983).

Ici seront présentés les ouvrages cités en référence dans les fascicules 2 et 3, de même que certains travaux, intéressant notre objet, parus depuis la sortie du premier fascicule.

Le plan de ce complément est identique à celui de la bibliographie de 1983.

NB — \*Indique les publications des auteurs de l'Encyclopédie.

## ÉTUDES PYGMÉES

### *Linguistique, littérature orale et ethno linguistique*

- \*BAHUCHET (Serge) — 1978, *Introduction à l'ethnoécologie des Pygmées aka de la Lobaye (Empire Centrafricain)*. Paris = EHESS, IV + 331 p.
- 1983, *Langage, discours et techniques des Pygmées aka de Centrafrique. Techniques et Culture (Paris) 1*: 101-120.
- 1989, *Les Pygmées aka et baka. Contribution de l'ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique Centrale*. Paris = Université René Descartes (Paris V), 766 p.
- \*BAHUCHET (Serge) éd. — 1979, *Pygmées de Centrafrique. Etudes ethnologiques, historiques et linguistiques sur les Pygmées « BaMbenga » du Nord-Ouest du Bassin Congolais*. Paris = SELAF (B 73-74), 180 p. (6 tabl., 17 cartes, 3 fig., 8 pl. h-t.).
- \*BAHUCHET (Serge) et Jacqueline M.C. THOMAS — 1986, — Linguistique et histoire des Pygmées de l'ouest du bassin congolais. *Sprache und Geschichte in Afrika (Hamburg) 7 (2)*: 73-103.
- BRISSON (Robert) — 1981-1984, *Contes des Pygmées baka du Sud-Cameroun: 1. Histoires et contes d'enfants, 2. Contes d'enfants, 3. et 4. Contes des anciens*. Douala = BP 5351.
- 1984, *Lexique français-baka*. Douala = BP 5351, 396 p.
- 1988, *Utilisation des plantes par les Pygmées baka*. Douala = BP 1855, 355 p.
- \*CLOAREC-HEISS (France) et Jacqueline M.C. THOMAS — 1978, *L'aka, langue batoue (C 10) des Pygmées de Mongoumba (Centrafrique). Introduction à l'étude linguistique. Phonologie*. Paris = SELAF (TO 28), 204 p.
- LETOUZEY (René) — 1976, *Contribution de la botanique au problème d'une éventuelle langue pygmée*. Paris = SELAF (B 57-58), 147 p.

- \*MOTTE (Marie-Elisabeth) — 1979, Thérapeutique chez les Pygmées aka de Mongoumba. *Pygmées de Centrafrique* (S. BAHUCHET éd.). Paris=SELAF (B 73-74): 77-108 (4 tabl.).
- \*THOMAS (Jacqueline M.C.) — 1980, Interprétation «significative» du système de classification nominale en aka. *L'expansion bantoue* (Actes du Colloque International du CNRS. Viviers, avril 1977, L. BOUQUIAUX éd.). Paris=SELAF (NSP 9): 543-554.
- 1979, Emprunt ou parenté? A propos des parlers des populations forestières de Centrafrique. *Pygmées de Centrafrique* (S. BAHUCHET éd.). Paris=SELAF (B 73-74): 141-169.
- 1983, Les Pygmées d'Afrique. *Lexicon der Afrikanistik* (H. JUNGRAITHMAYR et W. MÖHLIG eds.). Marburg.

### ***Ethnologie, sociologie, musicologie, histoire, écologie***

- \*AROM (Simha) — 1978, *Anthologie de la musique pygmée aka (Empire Centrafricain)*. Paris=OCORA (558.526-528), 1 coffret (3 disques 33 t./30 cm. Commentaires bilingues et photos). Grand Prix de l'Académie Charles Cros.
- \*BAHUCHET (Serge) — 1979, Utilisation de l'espace forestier par les Pygmées Aka, chasseurs-cueilleurs d'Afrique centrale. *Social Sciences Information (London = Sage)* 18 (6): 999-1019 (2 tabl., 4 fig.).
- 1984, Circulation et échanges en Afrique tropicale: relations entre chasseurs-cueilleurs pygmées et agriculteurs de forêt en Centrafrique. *Revista de Pré-historia (Sao Paulo)* VI: 86-97.
- 1985, *Les Pygmées aka et la forêt centrafricaine. Ethnologie écologique*. Paris = SELAF (ES 1), 638 p. (31 tabl., 148 fig., 40 clichés).
- 1986a, Lincéments d'une histoire humaine de la forêt du bassin congolais. *Vertèbres et forêts tropicales humides d'Afrique et d'Amérique*. Paris=M.N.H.N (Mémoires - Série A Zoologie, T. 132): 297-315.
- 1986b, Ethnoécologie comparée des Pygmées aka et des villageois ngando de la Lobaye (R.C.A.). *Ecologie Humaine (Aix en Provence)* 4(2): 3-18.
- 1987a, Le filet de chasse des Pygmées aka (R.C.A.). *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer. Mosaïques sociographiques* (Textes offerts à Lucien Bernot) (B. KOECHLIN, F. SIGAUT, J.M.C. THOMAS et G. TOFFIN eds.). Paris=EHESS: 209-226.
- 1987b, Les Pygmées d'Afrique, maillon de l'histoire? *Le Courrier du CNRS (Paris)* 69-70: 56-60.
- 1988, Food supply uncertainty among the Aka Pygmies (Lobaye, C.A.R.). *Coping with uncertainty in food supply* (I. DE GARINE et HARRISON eds.). Oxford=O.U.P.: 118-149.
- 1991, Les Pygmées d'aujourd'hui en Afrique centrale. *Journal des Africanistes (Paris)* 61: 8-38.
- \*BAHUCHET (Serge) et Henri GUILLAUME — 1979, Relations entre chasseurs-collecteurs pygmées et agriculteurs de la forêt du nord-ouest du bassin congolais. *Pygmées de Centrafrique* (S. BAHUCHET éd.). Paris=SELAF (B 73-74): 109-139 (3 fig., 3 cartes).
- \*BAHUCHET (Serge) et Jacqueline M.C. THOMAS — 1987, Pygmy Religions. *The encyclopedia of Religions* (M. ELIADE et al. eds.) 12. New York=MacMilan: 107-110.
- BALLIF (Noël) — 1976, *Observations effectuées chez les Pygmées Babinga: mission Ogooue-Congo 1946*. Paris=EHESS, 145 p. (ronéo.).

- 1980. *Analyse critique et synthèse des connaissances sur les Pygmées africains*. Paris = EHESS. 2 vol.: v + 343 p., 318 p. (pl. h-t.).
- BRUEL (Georges) — 1910. Les populations de la Moyenne-Sangha: les Babinga. *Revue d'Ethnographie et de Sociologie (Paris)* 5(7): 111-125.
- CAVALLI-SFORZA (L.L.) éd. — 1986. *African Pygmies*. Orlando (N.Y.) = Academic Press. 462 p.
- CRAMPÉL (P.) — 1890. Les Bayagas, petits hommes de la grande forêt équatoriale. Lettre du 16 août 1890, présentée par Harry Alis à la séance du 5 décembre 1890 de la Société de Géographie. *Comptes rendus des Séances de la Société de Géographie* 16-17: 548-554.
- DELOBEAU (Jean-Michel) — 1989. *Yandenga et Yamonzombo. Etude des relations entre villages monzombo et campements pygmées dans la région de Mongoumba*. Paris = SELAF (B 97-98), 324 p.
- \*DEMESSE (Lucien) — 1963. Les Pygmées menacés. *Cahiers de la Maboké (Paris)*.  
 — 1978. *Changements techno-économiques et sociaux chez les Pygmées Babinga, Nord-Congo et Sud-Centrafricaine*. Paris = SELAF (TO 26, Etudes Pygmées I), 262 p. (2 vol., 1 vol. Annexe 34 p., 34 dépl. h-t.).  
 — 1980 (1969<sup>1</sup>). *Techniques et économie des Pygmées Babinga*. Paris = Institut d'Ethnologie. 302 p. (231 fig., 1 dépl. h-t.).
- DOUET (M.-L.) — 1914. Les Babingas ou Yadingas. Le peuple nain de la forêt équatoriale (Région du Moyen-Congo). *L'Ethnographie* 2 (15 janvier 1914): 15-33.
- \*GUILLAUME (Henri) — 1982. *Chasseurs pygmées. Pygmées aka d'Afrique Centrale*. Paris = ORSTOM/SELAF (TO - CETO 795), 1 disque album (33 t./30 cm., réalisation B. Surugue), livret trilingue 16 p. (1 carte, fig., photos).  
 — 1986. Mobilité et flexibilité chez les chasseurs-collecteurs pygmées aka. *Nomadisme: mobilité ou flexibilité?* (A. BOURGEOT et H. GUILLAUME édés.). Paris = ORSTOM. (Département H. Bulletin 8): 59-85 (1 carte, 2 fig.).
- HARAKO (R.) — 1976. The Mbuti as hunters: a study of ecological anthropology of the Mbuti Pygmies (Zaire) (I). *Kyoto University African Studies* X: 37-99.
- HAUSER (A.) — 1951. *Rapport de la Mission Hauser-Dussaud chez les Babinga de la Likouala (Moyen-Congo), février-mai 1951*. Brazzaville = Institut d'Etudes Centrafricaines (Section Sociologie), 49 p. dact. (tableaux).
- LALOUEL (Dr. J.) — 1950. Les Babinga du Bas-Oubangui. Contribution à l'étude anthropologique des Négrilles Baka et Bayaka. *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 1 (X<sup>ème</sup> série): 60-98 (8 phot., 1 tabl.).
- LARMINAT (DE) — 1936. *Procès-verbal de la passation de services, subdivision d'Epéna*. Brazzaville = Archives Nationales de la R.P. du Congo (Affaires Politiques - GG 139).
- MANCKASA (C.) — 1973<sup>5</sup>. Les Babinga du Nord-Congo. Leur intégration économique. *Effort (Brazzaville)* 2 et 3.
- MARCHESSOU — 1930. *Note n° 528 du 4 août 1930 au Gouverneur Général de l'A.E.F. sur la situation sanitaire dans le Bas-Oubangui*. Brazzaville = Archives Nationales de la R.P. du Congo (Dossier GG 444-2).
- \*MOTTE (Marie-Elisabeth) — 1980. A propos des thérapeutes pygmées aka de la région de la Lobaye (Centrafricaine). *JATBA (Paris)* XXVII (2): 113-132.
- PIGAFETTA (F.) et LOPEZ (D.) — 1963. *Description du Royaume de Congo et des contrées environnantes (1591)* (traduit de l'italien et annoté par Willy BAL). Louvain-Paris = Nauwelaerts (Publications de l'Université de Lovanium, Léopoldville), 249 p.

- PLEHN — 1899, Extrait de «Exploration de la Société Sud-Kamerun», paru dans la «*Deutsches Kolonialblatt*». *Le Mouvement Géographique* 32 (16<sup>ème</sup> année, 6 août 1899).
- POUPERON (P.) — 1906, *Itinéraire de la mission P. Pouperon dans les Bassins de la Lobaye et de la Haute-Sangha (Congo)*. Brazzaville = Arch. Nat. de la R.P. du Congo.
- REGNAULT (Dr. R.) — 1911, Les Babenga (Négrilles de la Sanga), *L'Anthropologie* 392 p. (6 cartes, 11 tabl., 11 dépl. h-t., pl. h-t).
- TURNBULL (C.M.) — 1965<sup>1</sup>, 1976<sup>2</sup>, *Wayward servants. The two worlds of the African Pygmies*. Westport = Greenwood Press/New York = The Natural History Press, 392 p. (6 cartes, 11 tabl., 11 dépl. h-t., pl. h-t).
- \*\*\* — 1898, Note sur l'article de Von Carnap dans la «*Deutsches Kolonialblatt*». *Le Mouvement Géographique* 21 (15<sup>ème</sup> année, 22 mai 1898).
- \*\*\* — 1914, *Rapports du Poste de Mbaïki, 2-7/12-17/17-22 octobre 1914*. Paris = Archives militaires du Fort de Vincennes (Fonds AEF-Cameroun 1914-1916).
- \*\*\* — 1920, *Rapport sanitaire 1920. Circonscription de la Kadëi-Sangha*. Brazzaville = Arch. Nat. de la R.P. du Congo (Dossier GG 440).
- \*\*\* — 1922, *Journal de la Mission St Jean-Baptiste de Bétou, 1910-1922*. Paris = Archives des Pères du Saint Esprit.
- \*\*\* — 1952, *Rapport économique. Région de la Lobaye. Territoire de l'Oubangui-Chari*. Brazzaville = Arch. Nat. de la R.P. du Congo (Fonds Rapports Economiques ST 19).
- \*\*\* — 1981, *La forêt congolaise — Spécial. Journées de la forêt et du bois (13-20/10/1981)*. Brazzaville = Ministère des Eaux et Forêts, 31 p.

## LES GRANDS NOIRS VOISINS

### *Etudes ngbaka-ma'bo*

- \*AROM (Simha) et Jacqueline M.C. THOMAS — 1974, *Les Mimbo, génies du piègeage, et le monde surnaturel des Ngbaka-ma'bo (R.C.A.)*. Paris = SELAF (B 44-45), 153 p.
- SÉVY (Gabriel V.) — 1972, *Terre ngbaka. Evolution de la culture matérielle d'une population rurale forestière de République Centrafricaine*. Paris = SELAF (TO 2), 350 p. (103 photos).
- \*THOMAS (Jacqueline M.C.) — 1963, *Les Ngbaka de la Lobaye. Le dépeuplement rural chez une population forestière de République Centrafricaine*. Paris-La Haye = Mouton, 494 p. (11 cartes, 53 fig., 70 tableaux, 6 dépliants).
- 1989, Des noms et des couleurs. *Graines de paroles (Ecrits pour Geneviève Calame-Griaule)*. Paris = Ed. du CNRS: 373-394.

### *Etudes monzombo*

- BOYI (Jean) — 1983, *Le munzombo, langue oubanguienne. Etude du nom*. Paris = Sorbonne Nouvelle (Paris III), 329 p. (Thèse de 3<sup>ème</sup> Cycle).

## OUVRAGES GÉNÉRAUX ET GÉNÉRALITES OUBANGUIENNES

### *Linguistique et tradition orale*

- ALVAREZ-PÉREYRE (Frank) éd. — 1982, *Ethnolinguistique. Contributions théoriques et méthodologiques* (Actes de la Réunion Internationale «Théorie en Ethnolinguistique», mai-juin 1979, Ivry-France). Paris=SELAF (LEU 5), 313 p.
- BARRETEAU (Daniel) éd. — 1978, *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique Noire d'expression française et sur Madagascar*. Paris=CILF, 624 p.
- GUTHRIE (Malcolm) — 1967-1971, *Comparative Bantu*. Hants=Gregg, 4 vol.
- SAMARIN (William J.) — 1971, Adamawa-Eastern. *Current Trends in Linguistics 7. Sub-Saharan Africa* (A. SEBEOK éd.). Paris-La Haye=Mouton: 213-244 (contribution de L. BOUQUIAUX et J.M.C. THOMAS pour «Les langues oubanguiennes»).
- \*THOMAS (Jacqueline M.C.) — 1988a, Temps et espace: du vécu au linguistique. Exemples dans quatre langues d'Afrique Centrale. *Temps et aspects* (A. KIHM et N. TERSIS éd.). Paris=SELAF (TO 19): 55-81.
- 1988b, Du ngbaka à l'aka en quête des catégories grammaticales. *La Linguistique (Paris)* 24 (2): 93-112.

### *Histoire et ethnologie*

- AUGIAS — 1929, Chasse au harpon à l'hippopotame dans la Likouala-aux-herbes (Moyen-Congo). *Bulletin de la Société de Recherches Congolaises (Brazzaville)* 9: 97-98.
- \*BAHUCHET (Serge) — 1979, Notes pour l'histoire de la région de Bagandou. *Pygmées de Centrafrique* (S. BAHUCHET éd.). Paris=SELAF (B 73-74): 51-76.
- \*BAHUCHET (Serge) et Jacqueline M.C. THOMAS — 1985, Conservation des ressources alimentaires en forêt tropicale humide: chasseurs-cueilleurs et proto-agriculteurs d'Afrique Centrale. *Les techniques de conservation des grains à long terme* 3 (1). Paris=Editions du CNRS: 15-31.
- BOUSCAYROL (R.) — 1950, *Rapport politique. Lobaye 1949*. Mongoumba=Archives de la Sous-Préfecture de Mongoumba (R.C.A.), 51 p. (1 carte).
- BRUEL (Georges) — 1911, *Notes ethnographiques sur quelques tribus de l'A.E.F... 1. Les populations de la Moyenne Sangha: Pomo, Boumali, Babinga*. Paris=Leroux (Extr. de la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*), 45 p.
- 1935, *La France Equatoriale Africaine. Le pays, les habitants, la colonisation, les pouvoirs publics*. Paris=Larose, 558 p.
- CASAMATTA (F.) — 1937a, *Lettre du Chef du Département de la Likouala à Mr. le Gouverneur Général de l'A.E.F. Impfondo, 28 avril 1937*. Aix-en-Provence=Archives d'Aix-en-Provence (Section Outre-Mer, Série 5 D 134).
- 1937b, *Lettre du Chef du Département de la Likouala à Mr. l'Agent Sanitaire Dussaud, Impfondo, 28 avril 1937*. Aix-en-Provence=Archives d'Aix-en-Provence (Section Outre-Mer, Série 5 D 134).
- COQUERY-VIDROVITCH (C.) — 1969, *Brazza et la prise de possession du Congo. La mission de l'ouest africain 1883-1885 (choix de textes)*. Paris-La Haye=Mouton, 502 p. (16 fig., 35 fig. h-t.).
- 1972, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1898-1930*. Paris-La Haye=Mouton, 598 p. (31 cartes, 26 graph., 35 pl. h-t.).

- COURTET (H.) — 1911, Le fer chez certaines peuplades de l'Afrique Centrale. *La France coloniale (Paris)* 19: 188-192, 20: 195-196 (fig.).
- DAPPER (O.) — 1686, *Description de l'Afrique, contenant les noms, la situation et les confins de toutes ses parties, leurs rivières, leurs villes et leurs habitants...* (trad. du flamand). Amsterdam = Wolfgang, Waesberge, Boom et Van Somenen, 534 p.
- DARRÉ (E.) — 1923, La tribu Bondjo. Ses mœurs, ses coutumes. *Bulletin de la Société de Recherches Congolaises (Brazzaville)* 3: 53-73.
- DARRÉ (E.) et LE BOURHIS — 1925, Notes sur la tribu Bomitaba. *Bull. Soc. Rech. Cong. (Brazzaville)* 6: 15-38.
- DAVID (Nicholas) — 1980, Early bantu Expansion in the Context of central african Prehistory: 4000-1 BC. *L'expansion bantoue* (L. BOUQUIAUX éd.). Paris = SELAF (NS 9): 609-647.
- FEGER (I.) — 1968, *Mise en valeur, aménagement, équipement du territoire*. Bangui = Direction du Génie Rural, 84 p.
- GAILLARD (G.) — 1891, Explorations de la Haute-Sangha et du Haut-Oubangui. *Bulletin de la Société de Géographie (7<sup>ème</sup> Série)* XIV: 223-237.
- GIDE (André) — 1927, *Voyage au Congo. Carnets de route*. Paris = Gallimard, 252 p. (carte).
- GODELIER (Maurice) — 1977, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*. Paris = Maspero, 2 vol.: 240 + 306 p.
- GOUJON — 1896, *Lettre du 23 décembre 1896 à Mr. de Brazza, Commissaire Général du Gouvernement au Congo Français*. Paris = Archives de la France d'Outre-Mer (Fonds Gabon-Congo IV).
- GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'A.E.F. — 1934, *Lettre du 31 mars 1934 aux Chefs de Circonscriptions, Brazzaville*. Aix-en-Provence = Archives d'Aix-en-Provence (Section Outre-Mer, Série 5 D).
- \*GUILLAUME (Henri) — 1982, *Rapport de mission pour la Commission Nationale de Recherches sur la Structure Sociale en R.P. du Congo (Min. du Plan)*. Brazzaville-Paris = ORSTOM, 52 p. ronéo.
- LALOUEL (J.) — 1947, Les forgerons mondjombo. *Bull. Institut Etudes Centrafricaines (Brazzaville)* II (1): 106-114.
- LEE (R.B.) et DE VORE (I.) eds. — 1968, *Man the hunter*. Chicago = Aldine, 416 p.
- LEROI-GOURHAN (André) — (1943<sup>1</sup>)-1971, *L'homme et la matière*. Paris = Albin Michel, 348 p., 577 fig.).
- MARTIN (P.M.) — 1970, The trade of Loango in the seventeenth and eighteenth centuries. *Pre-colonial African Trade: essays on trade in Central and Eastern Africa before 1900*. (R. GRAY and D. BIRMINGHAM eds.). London = O.U.P.: 139-161 (1 carte).
- MUMBANZA (mwa Bawele) — 1980, Les forgerons de la Ngiri, une élite artisanale parmi les pêcheurs. *Enquêtes et Documents d'Histoire Africaine (Louvain)* 4 (Les sociétés de la forêt équatoriale): 114-132.
- OBENGA (Th.) — 1976, *La cuvette congolaise. Les hommes et les structures: contribution à l'histoire traditionnelle de l'Afrique Centrale*. Paris = Présence Africaine, 172 p. (32 pl. h-t., 1 carte de pl. h-t.).
- PUJOL (Raymond) et Serge BAHUCHET — 1975, Etude ethnozoologique de la chasse et des pièges chez les lsongo de la forêt centrafricaine. *L'Homme et l'Animal (Premier colloque d'ethnozoologie)*. Paris = Inst. Int. Ethnoscience: 181-192.
- REY (P. Ph.) — 1971, *Colonialisme, néo-colonialisme et transition au capitalisme. Exemple de la « Comilog » au Congo-Brazzaville*. Paris = Maspero, 526 p.
- SAUTTER (Gilles) — 1966, *De l'Atlantique au fleuve Congo, une géographie du sous-peuplement*. Paris-La Haye = Mouton, 2 vol., 1102 p.



- SUNDSTRÖM (L.) — 1974, *The exchange economy of pre-colonial Tropical Africa*. Londres = Hurst and Co. 262 p.
- SURET-CANALE (Jean) — 1977, *Afrique Noire occidentale et centrale l'ère coloniale (1900-1945)*. Paris = Editions Sociales. 639 p.
- \*THOMAS (Jacqueline M.C.) — 1987, Des goûts et dégoûts chez les Aka, Ngbaka et autres. *De la voûte céleste au terroir, du jardin au foyer. Masaiques sociographiques* (B. KOEHLIN, F. SIGAUT, J.M.C. THOMAS et G. TOFFIN eds.). Paris = EHESS: 489-504.
- 1987, Relations sociales et projections idéologiques. Exemple des Ngbaka et des Pygmées aka d'Afrique Centrale. *Cahiers du LACITO Paris* 2: 15-30.
- \*THOMAS (Jacqueline M.C.) et Serge BAHUCHET — 1988, La littérature orale pour l'histoire de l'Afrique Centrale forestière. *Die Oraliteratur in Afrika als Quelle zur Erforschung der traditionellen Kulturen* (MÖHLIG, JUNGRAITHMAYR et THILL eds.). Berlin = Dietrich Reimer (Collectanea Instituti Anthropos 36): 301-327
- VANSINA (J.) — 1962, Long-distance trade-routes in Central Africa. *Journal of African History (Cambridge)* III (3): 375-390.
- 1973, *The Kongo kingdom of the Middle Congo, 1880-1892*. Oxford = O.U.P. (International African Institute), 586 p.
- \*\*\* — 1898, *Le Mouvement Géographique* 21 (22 mai 1898).
- \*\*\* — 1909, *Affaire dite de la Lobaye, note confidentielle du 15 nov. 1909 Brazzaville*. Paris = Archives de la France d'Outre-Mer (Fonds Gabon-Congo XV), 16 p.
- \*\*\* — 1912, *Rapport général sur les sociétés concessionnaires*. Brazzaville = Archives Nationales de la R.P. du Congo (Fonds Commerce et Industrie, 1899-1958).
- \*\*\* — 1981, *La forêt congolaise*.

### Sciences naturelles et ethnonaturalisme

- AMADON (D.) — 1973, Birds of the Congo and Amazon forests: a comparison. *Tropical forest ecosystems in Africa and South America: a comparative review* (B.J. MEGGERS et al. eds.). Washington = Smithsonian Inst. Press: 267-277 (2 fig.).
- \*BAHUCHET (Serge) — 1978, Les contraintes écologiques en forêt tropicale humide: l'exemple des Pygmées Aka de la Lobaye (E.C.A.). *JATBA Paris*, XXV (4): 257-285 (2 tableaux, 1 carte, 2 figures).
- BARRAU (Jacques) — 1977, Histoire naturelle et anthropologie. *L'espace géographique* 3: 203-209.
- BOULVERT (Yves) — 1986, *Carte phytogéographique de la République Centrafricaine*. Paris = ORSTOM, 121 p.
- CHARLES-DOMINIQUE (P.) — 1971, Eco-éthologie des Prosimiens du Gabon. *Biologia Gabonica (Paris)* VII (2): 121-228 (57 fig.).
- DEUSS (J.) — 1968, Conditions climatiques du Centre de Recherches Agronomiques de Boukoko (R.C.A.): 27 ans d'observations météorologiques. *Café, Cacao, Thé (Paris)* XII (3): 203-214 (12 tableaux).
- HALLÉ (F.), OLDEMAN (R.A.A.) and TOMLINSON (P.B.) — 1978, *Tropical trees and forests, an architectural analysis*. Berlin = Springer. 441 p. (111 fig.).
- HEYMER (A.) — 1977, *Vocabulaire éthologique, allemand-anglais-français*. Berlin = Parez, 237 p. (138 figures).
- HLADIK (Annette) — 1978, Phenology of leaf production in rain forest of Gabon: distribution and composition of food for folivores. *The ecology of arboreal folivores* (G.G. MONTGOMERY ed.). Washington = Smithsonian Inst.: 51-71 (6 tabl., 12 fig.).

- HLADIK (C. Marcel) — 1978, Adaptative strategies of Primates in relation to leaf eating. *The ecology of arboreal folivores* (G.G. MONTGOMERY ed.). Washington = Smithsonian Inst.: 373-395 (5 tabl., 10 fig.).
- LONGMAN (K.A.) and JENIK (J.) — 1974, *Tropical forest and its environment*. Londres = Longman, 196 p. (28 pl.).
- OLDEMAN (R.A.A.) — 1978, Architecture and energy exchange of dicotylenous trees in the forest. *Tropical trees as living systems* (P.B. TOMLINSON & M.H. ZIMMERMANN eds.). Cambridge = C.U.P.: 535-560 (6 fig.).
- STEWART (Julian) — 1968, Cultural ecology. *Int. Encycl. Soc. Sciences (New-York = MacMillan)* 4: 337-344.
- TROCHAIN (J.-L.) — 1980, *Ecologie végétale de la zone intertropicale non désertique*. Toulouse = Univ. Paul Sabatier, 468 p. (fig.).